



HARLINGUE/ROGER-VIOLETT

De la République

En ces temps de résurgence du racisme et de crise du politique, de nombreux essais s'interrogent sur l'histoire et la pertinence du « modèle » républicain français. Pages 6 à 8

Marie-Antoinette

Sa « Correspondance (1770-1793) » se lit comme un roman et dévoile la personnalité complexe d'une reine sous influence, avide de se soustraire à la domination. Page 9.

Le Monde

Des Livres

Vendredi 25 novembre 2005

KENZABURÔ ÔÉ ÉCRIRE POUR DÉRANGER

Le Prix Nobel de littérature 1994 a reçu « Le Monde » chez lui, à Tokyo.

Il évoque son retour au roman, ses maîtres et ses angoisses.

Page 12



Denis Guedj

Dans son dernier roman, il convie à une lente traversée du temps qui conduit à l'invention du zéro. Une histoire des nombres en forme de conte des Mille et Une Nuits.

Littératures. Page 3.

Mario Rigoni Stern

Dans « Le Poète secret », l'écrivain italien raconte comment, au retour de la guerre, il a désiré parler mais n'a trouvé personne pour l'écouter. Littératures. Page 4.

Romans policiers

« Trahie », de Karin Alvtegen, ou comment la peur peut mener au crime ; « Folie douce », le nouveau Crumley. Page 10.



© C. Hélier / Gallimard

PRIX DE FLORE

Boys, boys, boys

"Page à page, elle impose sa voix effroyablement séduisante. Pas élégante, intelligente."

Sylvain Bourmeau, *Les Inrockuptibles*

Gallimard

Contributions

GÉRARD DE CORTANZE

Romancier, essayiste, Prix Renaudot 2002 pour *Assam* (Albin Michel). Son dernier ouvrage publié est *Spaghetti* (Gallimard, 2005). Il est directeur de collection chez Gallimard.

DOMINIQUE DESANTI

Journaliste, écrivain et historienne, son dernier ouvrage paru est *Les sorcières sont des miroirs* (éd. Maren Sell, 2005).

CHANTAL THOMAS

Directrice de recherches au CNRS, elle a notamment publié des essais sur Sade et Casanova. Prix Femina 2002 pour *Les Adieux à la Reine* (Seuil)

Rectificatif

Un problème informatique a rendu incompréhensible la dernière phrase de la critique de l'ouvrage d'Antonio Muñoz Molina, *Fenêtre de Manhattan* (Seuil), écrite par notre collaborateur Jean-Luc Douin. Nous reproduisons cette phrase dans son intégralité : « Ici, c'est une fenêtre filmée par Alfred Hitchcock qui projette vers le mystère et la mort, là des livres de William Irish, des disques de Bill Evans ou d'Ella Fitzgerald, des photographies de Richard Avedon, des dessins de Richard Crumb, qu'il est plus délicieux d'évoquer quand on est au côté d'une amante, sans laquelle on pourrait suspecter que tous ces émois furent rêvés. »

L'universitaire Michel Meyer souligne l'importance de « Par-delà nature et culture », le dernier ouvrage de Philippe Descola

Penser l'humain sans l'Histoire ?

Michel Meyer

Peu d'ouvrages ont le mérite de bousculer la pensée établie en reprenant les grandes questions sur de nouvelles bases. Qui s'intéresse à la syntaxe du monde, celle qui est nécessaire pour le décrire et le comprendre ? C'est pourtant l'ambition du livre que Philippe Descola vient de publier chez Gallimard, *Par-delà nature et culture* (« Le Monde des Livres » du 16 septembre 2005). Un livre important, donc, qui passionnera autant l'ethnologue que le philosophe. Son approche se situe au plus haut niveau, là où, à la suite de Kant, on traite des « structures de l'expérience » ou de « la métaphysique des mœurs ». Il ne cherche pas, comme ses prédécesseurs, à redéfinir la magie, le rapport aux dieux ou l'ordre social qui en découle. Son propos vise plutôt à mettre en lumière les structures mentales qui permettent à l'homme des sociétés dites « anhistoriques » de se rapporter aux autres, au monde, à soi-même. Ce sont ces grandes questions qui définissent l'humain depuis toujours.

Le monde que décrit Descola est plongé dans une relative stabilité. Les identités y sont fortes, littérales, alors que pour nous, confrontés aux chocs incessants que creuse l'Histoire au cœur de nos réponses les plus fermes, elle, se présenteraient plutôt comme des analogies, des métaphores, qu'on ne saurait prendre au pied de la lettre, parce que ce sont des façons de parler devenues énigmatiques, voire incongrues. Le maître mot de notre grammaire à nous est celui de différence, tandis que celui de ces sociétés est celui d'identité. Grâce à des notions comme celle d'identité et de différence, Descola instaure une passerelle entre nos sociétés. Mais à travers ces concept-clés, ce qui est en question, c'est surtout la manière dont l'humain pense la réalité et se pense dans la réalité : lui, les autres, le monde.

Humain, réalité : ce couple émerge comme un avatar de l'opposition de la culture et de la nature. Depuis Kant, celle-ci n'englobe plus celle-là, mais y fait face, comme l'objet se dresse devant le sujet. Il n'empêche que, de tout temps,

l'homme ne s'est conçu homme qu'en s'arrachant à l'ordre naturel et animal, au corps, à ses exigences comme à ses contraintes. Le poids du corps, c'est le poids de la mort. Celle-ci apparaît comme l'événement le plus irrémédiablement naturel de notre vie, mais même lui se trouve socialisé par la culture. D'ailleurs, humain veut dire qui inhume. D'où les rites d'enterrement ou d'incinération, qui sont comme des ultimes pieds de nez à une nature qui, par la mort, aurait pu paraître reprendre ses droits. Pourtant, dans la culture occidentale, l'opposition de la nature et de la culture est tardive, historiquement parlant. A la Renaissance, quand l'Histoire s'accélère à nouveau, les identités s'affaiblissent, les réponses que

Descola réussit l'entreprise la plus improbable qui soit : réfléchir la continuité entre les sociétés, en nous offrant des instruments conceptuels qui permettent de parcourir le fil de l'Histoire

l'on croyait acquises deviennent problématiques. Face à l'être faible qui mélange le problématique aux réponses dans un ordre de plus en plus indistinct (qui, comme on sait, fera s'interroger Hamlet sur l'être ou le ne pas être), il n'y a plus que le renforcement de l'identité par les mathématiques qui donnera l'assurance d'avoir trouvé des réponses indubitables (Descartes).

Dans les sociétés historiquement stables (par rapport aux nôtres, bien évidemment), comme celles où Descola nous emmène, de l'Asie à l'Afrique, de l'Australie à l'Amérique, le problème est tout autre. Nature et culture relèvent d'une identité forte qui rend les échanges entre elles réversibles, sans qu'on puisse vraiment faire la part entre l'une et l'autre. Les identités sont tellement fortes, littérales même, que tout semble être équivalent à tout. Comment encore différencier dans le réel les êtres et les choses singulières ? D'où la célèbre question que se posait jadis Lucien Lévy-Bruhl, quand il se penchait sur la

pensée magique : comment est-il possible qu'un Bororo croie vraiment être un perroquet multicolore, alors qu'il ne s'en arroe que quelques attributs criards ? Que veut dire « être », dans un tel contexte de réalité ? Si, en Occident, la nature finit par ne plus se concevoir que mathématiquement en devenant un domaine propre, une telle vision ne peut être projetée sur les époques antérieures et les sociétés autres. Dans les mondes où l'Histoire semble absente, en tout cas reproductrice, l'identité est la norme, c'est d'ailleurs par là que cette stabilité s'exprime. Un Bororo peut donc être un arara, un perroquet, sans que cela exclue une certaine différenciation empirique. Si le réel est structuré comme une vaste identité, où A est littéralement B, bien qu'apparemment distinct de lui, le vrai problème est bien évidemment de savoir comment se nouent ces différences qui singularisent les êtres et les choses malgré tout. Comment faut-il découper le réel pour s'y repérer et s'y référer ? Comment sa diversité se marque-t-elle ? C'est ici que Descola introduit une typologie aussi originale que stupéfiante par sa force explicative.

La différence est vécue par les hommes comme distinction de l'esprit (ou âme) et du corps, une distinction que l'on retrouve dans toute l'Histoire, et qui reproduit en fait celle de la nature et de la culture. Mais sa portée va bien au-delà (d'où le titre du livre de Descola). Deux êtres peuvent avoir des enveloppes charnelles distinctes et renfermer une âme commune, un esprit identique, un principe divin ou une force intérieure semblables : c'est l'animisme. A l'inverse, on peut avoir des êtres qui manifestent des principes intérieurs différents, mais qui relèvent d'une physicalité identique, parce qu'ils ont des corps tout simplement, ce qui les fait ressortir à un même registre naturel : c'est le naturalisme. Si l'animisme prête aux êtres naturels un même principe spirituel qu'aux humains, le naturalisme, lui, attribue de l'identité là où l'on serait enclin à l'ignorer. Dès lors, on se trouve en droit de se demander s'il n'y pas une carte des possibles qui dresserait l'ensemble des variations et des identités qui tissent le réel et permettent de le décrire adéquatement.

De cette complémentarité animisme-naturalisme, Descola tire effectivement un « carré ontologique », qui couvre tous les cas de variations et de continuités : identité intérieure mais différence physique (animisme) ; identité intérieure des êtres consacrée et symbolisée par une identité physique (totémisme) ; différence du principe intérieur, mais identité de participation au règne physique (naturalisme) ; et êtres qui se ressemblent, bien qu'ils possèdent une carte d'identité spirituelle propre et sont physiquement distincts également (analogisme).

Ce qui interpelle est que, à mon sens, ces quatre sources dans le déchiffrement du monde présentent une portée universelle qui rejallit sur nos propres schèmes classificatoires. Si on y regarde bien, dans ce carré des possibles, on va de l'identité forte (animisme) à l'identité symbolique (le totem), de la causalité (le naturalisme permet de comprendre que la nature renferme des principes qui font que les êtres en sont les effets) aux marques de l'historicité (on a une identité de rapports, mais plus de rapports d'identité ; c'est l'Histoire que l'on refoule en cherchant encore des identités, même quand elles demeurent à peine visibles).

Ainsi, Descola, tel un Vico des « pensées premières », réussit l'entreprise la plus improbable qui soit : réfléchir la continuité entre les sociétés, en nous offrant des instruments conceptuels qui permettent de parcourir le fil de l'Histoire, alors même que les univers qu'il décrit ne la vivent qu'à l'état d'ébauche. ■

Michel Meyer est titulaire de la chaire de rhétorique et d'argumentation à l'Université libre de Bruxelles

Proposer un texte pour la page « forum »

par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr

par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707, Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

La « Revue des deux mondes » et « Le Banquet »

DANS LE MONDE fragile des revues où les disparitions et les naissances s'équilibrent, et où la vie brève semble la loi, la **Revue des deux mondes**, à présent dirigée par Michel Crépeu, fait figure d'exception, presque de phénomène. Trop âgée (elle fut créée en 1829) pour conserver intacte toute sa mémoire, elle a choisi de ne retenir de ses origines – outre un certain esprit à la fois libéral et respectueux des traditions – que cette date et le nom de son fondateur, Marc de Lacharrière, « membre de l'Institut ». Par prudence sans doute, ou crainte des grands nombres, sa numérotation se renouvelle chaque année. Pour son édition spéciale d'octobre-novembre, la revue s'est placée dans une perspective européenne, à partir d'un axe majeur du Vieux Conti-

nent : celui qui relie la France et l'Allemagne.

Conçu au moment où le bouleversement de la donne politique outre-Rhin n'était encore qu'annoncé, ce numéro se présente en version bilingue, tous les articles français étant traduits en allemand et inversement : il suffit de retourner le cahier pour lire dans l'une ou l'autre langue. Ce pourrait n'être qu'une astuce, il se trouve que c'est mieux que cela. Ne retenons que trois contributions qui soulignent à quel point la grande tradition de l'échange intellectuel entre la France et l'Allemagne n'est pas morte avec les conflits qui ont déchiré l'Europe : Jean Starobinski d'abord qui, de Genève et de son ancrage dans les deux langues, a servi de relais entre les deux cultures ; de son côté, Marc de Launay souligne, au-delà des

querelles, l'apport incontestable des grands philosophes allemands comme Nietzsche et Heidegger ; Heinz Wisman enfin évoque les échanges de langue et de culture entre les deux nations, avec les malentendus et les paradoxes qui peuvent les accompagner. P. K.

Revue des deux mondes, n° 10-11, octobre-novembre, 97, rue de Lille, 75007 Paris, 15 €.

La revue **Le Banquet**, publiée par le Centre d'étude et de réflexion pour l'action politique (Cerap) et dirigée par Nicolas Tenzer, a décidé, dans la perspective citoyenne qui est la sienne, de se pencher sur « les futurs ». Trois sections dans cet imposant ensemble : grandes tendances internationales, domaine des sciences et sujets de société. La parole n'a pas été donnée aux seuls spécialistes de la prospective. C'est donc autant à l'observation qu'à l'imagination que les auteurs ont fait appel. Pascal Lamy à propos de l'économie et de la mondialisation, Thérèse Delpech sur les guerres du futur ou encore Yves Combeau, qui se livre à une analyse intéressante de la signification d'une analyse prospectiviste de l'Eglise catholique, sont quelques-uns des convives de ce copieux *Banquet*. P. K.

Le Banquet, n° 22, 76, rue de Sèvres, 75007 Paris, 18,30 €.

LETTRE DE L'ÉTRANGER

Enquête accablante sur Mao, le démiurge manipulateur

MORT il y a presque trente ans, le 9 septembre 1976, Mao ne fait pas que trôner en effigie du haut de la porte de la Paix-Céleste, à Pékin, contemplant le mastaba où repose son propre cadavre embaumé à l'autre bout de la place Tiananmen. Il pèse encore d'un poids incommensurable non seulement sur le sort fait à « son » peuple, mais également sur l'historiographie du monde moderne.

Mao, the Unknown Story (1) est sans aucun doute l'entreprise la plus téméraire depuis *Les Habits neufs du président Mao* de Simon Leys (Champ libre, 1971, réédité en Livre de poche), et la plus accomplie, du fait des sources sur lesquelles l'ouvrage s'appuie, sur 800 pages en anglais, pour remettre le géant à sa juste place : celle du démiurge aux mains couvertes du sang de ses concitoyens et de ses propres compagnons d'armes, et cela non pas dans une dérive totalitaire tardive à l'exercice difficile du pouvoir en temps de paix, mais depuis les années initiales de guerres, civile et antijaponaise, dont il se voulut, dès les premières heures, le précoce acteur vedette.

Jung Chang, elle-même dans sa jeunesse abusée par le charisme du démiurge (*Les Cygnes sauvages*, Plon, « Le Monde des livres » du 29 mai 1992), et Jon Halliday, son époux, ont mis

une dizaine d'années à rassembler témoignages et documents écrits, non seulement chinois mais aussi, notamment, soviétiques, pour dresser un portrait qui approfondit toutes les autres tentatives publiées à ce jour. L'homme crédité d'avoir remis la Chine sur ses pieds apparaît finalement comme le plus retors des manipulateurs, dès son engagement dans l'action, au début du XX^e siècle, au fin fond d'une province arriérée d'un ancien empire à la dérive. On savait depuis Leys la fascination que les traités rétrogrades de philosophie politique chinoise exerçaient sur Mao ; on découvre un schizophrène qui, dès qu'il s'arrache au monde rural qui l'a vu naître, proclame sa volonté d'en finir une bonne fois avec la culture chinoise (il l'a, à tout le moins, singulièrement estropiée). Tout en découvrant, pour les auteurs, d'une ambition sans borne à une duplicité rare, qui conduira Mao à pactiser avec ses pires ennemis pour mieux éliminer ses plus proches amis dès que ceux-ci auront émis l'ombre d'une critique.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le gouvernement chinois ait décidé de pratiquer la « tolérance zéro » face à ce livre dévastateur. Les journaux étrangers qui en rendaient compte ont été censurés à Pékin. Aucun débat n'a évidem-

ment lieu en Chine à son propos. On voit également des spécialistes étrangers de la Chine moderne prendre l'ouvrage par les pincettes. Dépeindre « le monstre » dans toute sa noirceur revient à le priver « de toute conscience », ce qui le priverait de toute « vision signifiante d'un monde où il ne soit pas le plus puissant », écrit à ce sujet le sinologue américain Jonathan Spence (*New York Review of Books*, 3 novembre 2005). Mao lui-même, dans ses écrits publics ou privés, n'a pourtant jamais rien dit d'autre. ■

FRANCIS DERON

(1) *Mao, the Unknown Story*, de Jung Chang et Jon Halliday, Ed. Jonathan Cape, 814 p. A paraître en avril 2006 chez Gallimard

L'obsédante énigme du zéro

Quand le conte oriental, l'histoire et les sciences s'entremêlent dans le récit d'un moment capital de l'aventure des nombres

Tout est affaire de position. Pour l'archéologue comme pour le mathématicien. Selon qu'il figure l'unité, la dizaine ou la centaine, le chiffre 1 prend une valeur totalement différente ; selon qu'on le prélève sur un site intact ou qu'on le récupère au lendemain d'un pillage, pièce brassée d'un trésor amassé sans souci de classement ni rigueur scientifique, le vestige des civilisations disparues livre ou non plus que lui-même, selon qu'il est, ou pas, « orphelin de la chronologie ».

C'est sur ce principe simple que Denis Guedj, professeur d'histoire des sciences et d'épistémologie à Paris-VIII, moins connu pour de brefs essais de vulgarisation (*La Révolution des nombres* [tous deux chez Gallimard « Découvertes », 1988 et 1996] ou *Le Mètre du monde* [Seuil, 2000]) que pour ses romans didactiques (*La Méridienne* [éd. Robert Laffont, 1987], *Le Théorème du perroquet* ou *Génis et le bambou parapluie* [Seuil, 1998 et 1999]), a conçu sa quête de l'invention du zéro.

Est-ce le martyre de la terre d'Irak, sol mésopotamien où fut inventée l'écriture, qui a décidé le romancier à emprunter autant à la fable qu'à l'histoire – l'évocation s'ouvre sur la miraculeuse survie d'une jeune femme ensevelie sous les débris lors des bombardements du printemps 2003 et la remise à jour d'un calcul, petit cône d'argile en usage à Sumer cinq millénaires plus tôt, porteur de cette mémoire qui fuit l'archéologue miraculée ? Sur le mode du conte oriental, Guedj explore ainsi la lente traversée du temps qui conduit à l'adoption du zéro, signe de l'absence rendue présente dans la mémoire écrite des hommes.

Bagdad 2003. L'anachronisme de « la plus vieille ville de l'histoire occupée par les soldats de l'armée la plus moderne de



Dignitaires et scribes face au roi (gravure assyrienne). RMN/LES FRÈRES CHUZEVILLE

l'Histoire » est plus qu'un prétexte ; le dévoilement d'une chaîne souterraine unissant les révolutions successives qui ont conduit à l'écriture des nombres, jusqu'à une symbolique mise au tombeau, quand le fracas moderne rompt la piste archéologique qui a seule pu livrer les étapes d'un savoir neuf.

Le fil rouge est assuré par la superbe Aémer, prêtresse d'amour à Uruk, prosti-

tuée à Ur, orinomancienne à Babylone, voleuse au souk le jour et danseuse de cabaret la nuit à Bagdad, archéologue enfin en quête d'un cénotaphe où honorer ses parents disparus dans un tremblement de terre. Une femme-mémoire qui « ne se souvient pas de ce qui [lui] est arrivé il y a sept jours » mais est « capable de réciter mot pour mot le poème entier du Déluge ». Cinq vies, autant d'étapes

donc pour établir la force de l'innovation (Sumer seule a deux mémoires, l'une habitant l'esprit, l'autre inscrite dans l'argile) impossible sans la poésie. Tanmuzzi, amant de la prêtresse d'Inanna, dessine un mouton et réalise une « double simplification stupéfiante, le passage du rond au plat pour le support, le passage du courbe au droit pour l'écrit », quand ce qui est écrit ne cherche plus à imiter les

choses mais à les représenter dans une chaîne de sens. Aémer donne en hommage le nom de ce guide à l'étoile du Berger. Les héros suivants seront des errants. « *Ecrire c'est marcher, aller plus loin* », Unzu, fou d'ordre et d'organisation, revenant à Ur, pour y gérer l'irrigation et éviter les crues funestes, et découvrant d'autres codes d'écriture des nombres, comme Hattarû à Babylone – ce dernier, astrologue, uni à sa sœur par la même mission d'interprétation, des songes et des étoiles. Au hasard des rencontres, on troque les savoirs, l'alphabet et les nombres entre Hébreux en captivité et Mésopotamiens. Mais l'écriture des nombres « ne sait pas traiter l'absence ». Dans la Bagdad du IX^e siècle, Mohand en est obsédé, cherchant la clé dans un livre indien rare, le *Sidhind*. Le texte mythique, qu'Aémer vole pour lui, au péril de sa vie, qu'il égare aussi tant l'enjeu le perturbe, jouera son rôle pour qu'enfin le jeune homme trouve la clé de l'obsédante énigme. Traiter enfin l'absence. L'absence comme une présence.

Une page capitale de l'histoire des nombres est ainsi tournée mais l'aventure continue. Ingrate seulement envers ces signes indiens tenus, par l'alchimie du zéro, pour des chiffres arabes.

L'absence comme forme particulière de présence, comme la mort, n'est qu'une forme particulière de la vie. Apaisement de l'angoisse du vide comme de l'anéantissement. L'enjeu, moins philosophique que transcendant, méritait la grâce de la fable que Guedj lui octroie.

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Denis Guedj : « Dramatiser les concepts »

Au fil de la longue histoire des nombres, l'adoption du zéro vous semble-t-elle un terme ?

Un terme, pas LE terme. La création du zéro clôt la grande question : « *Comment représenter les nombres ?* » Le système inventé par les Indiens est indépassable. Mais l'arrivée du zéro ne met pas un terme à l'invention de nouveaux nombres. Au contraire. Elle ouvre, par exemple, la voie aux nombres négatifs.

L'empire des nombres n'est pas près d'atteindre ses ultimes frontières. **Comme le vase d'albâtre offert à la déesse Inanna, brisé, réparé, enterré, exhumé, dérobé, cassé encore et finalement restauré, la figure d'Aémer semble indestructible. Ces deux éternités sont-elles du même ordre ?**

L'éternité de la figure d'Aémer est

celle de l'éternel présent. « *Ni tout à fait la même ni tout à fait une autre* », Aémer est une invariance que le temps transforme. Comme toujours, ce n'est pas l'hypothétique fin qui pose problème, mais le début. Le zéro pose un début au défilement des nombres. Il est « incassable », on ne peut le diviser, même par lui-même. La figure d'Aémer est indestructible, on peut la briser mais pas l'anéantir, l'annihiler.

A mi-chemin entre l'écriture de vos essais et de celle de vos fictions précédentes, le ton de ce Zéro tente le cumul de l'information stricte et le souffle de la rêverie fabuleuse. Est-ce une nouvelle voie ou une nécessité ponctuelle liée au sujet même de Zéro ?

Mon projet ici, plus encore que dans les autres romans, est de mettre

en scène la fiction d'une vérité scientifique ou historique. Non pas romancer les concepts, mais faire émerger ce qui dans les concepts et dans la connaissance est fiction. J'appelle cela : dramatiser les concepts. Quels sont les drames des vérités mathématiques ? Celui de la verticalité, de la tour de Babel, des Twin Towers de New York ?

Zéro est un exemple rêvé. Nous le connaissons tous et nous avons tous avec lui un rapport affectif. Qui ne s'est pas une fois fait traiter de « zéro » ? Et Sarkozy et sa « tolérance zéro » ? Et Bush et ses « zéro mort » ? par ce slogan laisse accroire que l'on pourrait « faire » des morts et n'en avoir aucun ; que l'on pourrait faire la guerre et ne pas en payer le prix !

PROPOS RECUEILLIS PAR PH.-J. C.

Une saga tragi-comique en Australie

C'est une saga du bout du monde, un gros roman des antipodes, idéal pour un week-end hivernal au coin du feu. Mais qu'on n'attende pas de Tim Winton, lorsqu'il parle de son pays, l'Australie, de l'exotisme, du folklore de pacotille. Les kangourous n'y sont pas de gentils animaux promenant leur progéniture dans une poche ventrale, mais des destructeurs qu'il faut régulièrement exterminer pour protéger les cultures. Et surtout, cet écrivain prolifique de 45 ans – plus de vingt livres ont suivi son premier roman, publié à 19 ans –, aime entraîner son lecteur du côté de l'étrange, de l'inexpliqué, aux frontières floues du réel et du rêve.

Les héros de *Cloudstreet*, dernier titre paru en français (1), vivent à Perth, en Australie occidentale, là où Winton lui-même est né. Dès le mystérieux prologue, à garder en mémoire au long de la lecture, on comprend que cette histoire – elle va du début des années 1940 aux années 1960 – sera sous le signe de l'eau. C'est l'eau, plus ou moins directement, qui a fait le malheur des Pickles et des Lamb. Sam Pickles, en pêchant, a laissé presque tous les doigts d'une main dans un filet. Fish Lamb, enfant, est resté sous l'eau plusieurs minutes, coincé sous un filet. Il a survécu mais n'est « pas revenu tout entier ». Il est l'une des étrangetés qui hantent ce roman.

Les Pickles et les Lamb, qui s'amuseux-mêmes de voir leurs deux noms accolés – cornichons au vinaigre et agneau –, se retrouvent, avec leurs

enfants, treize personnes au total, dans la même maison déglinguée, dont Sam Pickles a hérité. Elle est si grande et il est si fauché qu'il a cherché des locataires. Du côté des Pickles, c'est plutôt la pagaille, pas toujours joyeuse. Le père joue – et perd –, la mère boit trop, Rose, l'une des filles, tente de tenir la maison, déteste sa mère et, à l'adolescence, devient anorexique. Du côté des Lamb, on file doux et on prie, sous la férule de la mère, Oriel. Elle ouvre une boutique d'alimentation dans l'une des pièces du

PARTI PRIS

JOSYANE SAVIGNEAU

rez-de-chaussée, et, très vite, les locataires sont moins pauvres que leurs propriétaires.

Comme dans toutes les sagas, il y a des péripéties, du tragique et du comique, des brouilles, des mariages, des grossesses, des fausses couches, des accidents, des deuils, des moments où la vie ressemble « à une bataille perdue d'avance ». S'il n'y avait que cela, et le talent de Tim Winton pour recréer, minutieusement, le destin de chacun de ses nombreux personnages, *Cloudstreet* serait un bon roman populaire, agréable à lire, vite oublié.

Mais, derrière cette apparence d'histoires de famille sur plusieurs générations, la vérité de *Cloudstreet* est l'étrangeté, un sentiment de constante

menace – présent aussi dans le précédent roman de Winton traduit en français, *Par-dessus le bord du monde* (Rivages, 2004). Fish Lamb, qu'on croit demeuré, dit sans cesse son désir de retrouver l'eau, qui a failli le tuer. Son frère Quick, qui s'enfuit de la maison pour y revenir des années plus tard et épouser Rose Pickles, a de curieuses hallucinations. Il a voulu échapper à cette vie semblable à « ces bandes dessinées des journaux quotidiens – une famille de péquenauds, des culs-terreux, des farfelus attifés de vêtements rapetassés et indéfiniment réutilisés, en rangs comme pour un défilé militaire ». Et peut-être oublier tant sa culpabilité à l'égard de Fish que sa mère prenant l'existence pour une guerre perpétuelle – « la guerre est notre état naturel ».

Il est donc parti loin de la ville, dans l'inquiétante nature australienne, avec ses Noëls en été, pour devenir, un temps, tueur de kangourous. Mais il est revenu dans le « *sombre tourbillon* », la maison de Cloudstreet, et a passé les examens d'entrée dans la police, un métier où l'on côtoie échecs et désastres. Serait-ce pour expier ce jour de pêche où il est tombé sur le filet, et sur son frère ?

CLOUDSTREET

de Tim Winton.
Traduit de l'anglais (Australie)
par Nadine Gassie,
Rivages, 496 p., 21,95 €.

(1) Publié en anglais en 1992, et récompensé par le Miles Franklin Award.

ZOOM



SÉJOURS À LA CAMPAGNE, de W. G. Sebald
L'œuvre importante de l'écrivain allemand W. G. Sebald a été découverte en France peu de temps avant qu'il ne meure accidentellement en 2001. Dans la préface de ce livre publié en 1997 et qui rassemble six portraits magnifiques d'intelligence et de sensibilité, accompagnés d'images choisies par l'auteur, Sebald feint de découvrir « la terrible opiniâtreté des hommes de lettres ». « Prisonniers de leur monde de mots », Gottfried Keller, Eduard Mörike, Johann Peter Hebel ou Robert Walser (pages admirables sur ce dernier), constatent que l'écriture seule est apte à « ouvrir parfois des perspectives d'une beauté et d'une intensité que la vie elle-même n'est guère en mesure de leur

faire connaître ». Jean-Jacques Rousseau et le peintre Jan Peter Tripp (avec un texte de ce dernier sur Sebald) complètent cette galerie d'hommes chez qui la mélancolie et les nobles aspirations se mêlaient. P. K.

Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 204 p., 19,80 €.

DOS AU MONDE, d'Asne Seierstad

Pour évoquer la guerre en Serbie, Asne Seierstad a choisi la forme du portrait. Treize personnages aussi différents que le vieux Bora, qui regrette Milosevic, Michel qui porte une chaîne ornée d'un slogan « seule l'unité sauvera les Serbes », ou cette journaliste qui après avoir risqué sa vie pendant les combats est devenue une star de la télé. L'horreur des tortures, la misère des réfugiés, la faim... Le bonheur côtoie le malheur et, au cœur même de la désolation, l'espoir est entretenu. En treize séquences, l'auteur fixe trois époques, avant, pendant, après une guerre dont les conséquences laissent un pays déchiré. P.-R. L.

Traduit du norvégien par Alex Fouillet, JC Lattès, 390 p., 18 €.



UN HOMME SANS TÊTE, d'Etgar Keret

C'est l'un des écrivains israéliens les plus doués de sa génération. Le plus populaire aussi. Et sans aucun doute le plus insolent et le plus sensible. Dans ses fables à la morale incertaine, Etgar Keret décrit, dans une langue archimoderne, le quotidien de gens ordinaires à Tel-Aviv. Dans son dernier recueil de nouvelles, irrésistiblement drôles, les jeunes filles se transforment en nabots poilus et trapus, et, alors que tout le monde a le droit à une deuxième chance, le personnage d'Anihu ne rêve que d'une chose, « peu importe le nom », pourvu que cela « vous atteigne au cœur tels les pleurs d'une baleine ». E. G.

Traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech, Actes Sud, « Lettres hébraïques », 203 p., 18 €

PATRICIO, JE T'AIME. PAPA, de Walter Veltroni

Maire de Rome, Walter Veltroni trouve parfois le temps d'écrire. Après plusieurs essais et un premier recueil de nouvelles, il a connu le succès auprès du public italien grâce aux cinq récits qui forment *Patricio je t'aime. Papa*. Un jour, sur un mur de Buenos Aires, il a vu un graffiti à la peinture rouge : « *Patricio, te amo. Papá.* » A partir de ce message inhabituel, il a imaginé cinq histoires émouvantes et mélancoliques qui se déroulent en Argentine et se terminent toutes par ce cri d'amour. Des récits d'homme forts et fragiles à la fois, qui s'efforcent de combler un vide et de retrouver un équilibre. F. Ga.

Traduit de l'italien par Clément Baude, éd. Gaalade, 132 p., 15 €.

Mario Rigoni Stern revient avec retenue sur les souffrances du siècle passé

Dans les montagnes de la liberté

Récits, nouvelles, ou simples reminiscences, les textes de Mario Rigoni Stern sont toujours comme des contes chuchotés, et l'on ne se lasse pas de leur musique. Peu d'écrivains ont, comme lui, cet art de la confiance qui envoûte le lecteur, comme si cette voix lui était très proche et résonnait longtemps en lui. Il est en Italie une littérature solidement accrochée à la terre natale qui n'a rien à voir avec notre littérature dite régionale, parce qu'elle sait d'emblée atteindre l'universel : Lalla Romano pour le Piémont, Leonardo Sciascia pour la Sicile, Italo Svevo pour l'Istrie... La terre de Rigoni Stern, ce sont les confins de la Vénétie Julienne, jadis austro-hongroise, et peut-être est-ce la proximité de la frontière et le passage de tant d'armées sur ces terres disputées, le souvenir de tant d'affrontements sans pitié qui donnent à ce qu'il écrit, comme pour Francesco Biamonti en Ligurie, ce ton retenu, presque confidentiel, qui parle d'une souffrance passée et difficilement apaisée. De la simplicité même des mots et des phrases sourd une émotion quasi charnelle.

Communion panthéiste

Texte après texte, Rigoni Stern entretisse, dans un va-et-vient permanent, la mémoire et le présent. Ici, le « *poète secret* » dont il est question, est l'aubergin d'un village voisin du sien qui, quarante ans durant a entretenu une « *flamme de la poésie* » dont on n'a pris connaissance qu'après sa mort. « *Sa soif de poésie et de vérité en fait un homme hors du commun qui, tout en restant dans un pauvre village d'une poignée de maisons, sait rendre compte de la période histo-*

rique dans laquelle il vit. » Comment ne pas penser que l'auteur a reconnu un frère dans cet homme qui écrivait : « *La maison où je suis né/ a été détruite./ Ma mère, je ne l'ai pas connue./ Elle était et n'était pas./ Lumière éteinte, quiétude en moi-même./ harpe sous la cendre :/ me voici tranquille, comme une terre sans vie* » ?

Rigoni Stern a évoqué dans d'autres livres (*Sentiers sous la neige, En guerre, La Dernière Partie de cartes*, éd. La Fosse aux ours) le calvaire des soldats engagés, six ans durant, par le délire fasciste de conquêtes, dans des campagnes sanglantes et absurdes : l'Albanie, la Grèce, la Russie, les camps nazis après le retournement de l'Italie. Il dit ici comment, au retour de son camp de Prusse orientale, il a désiré parler, raconter, mais ne trouvait personne pour l'écouter : « *Ce que je retrouve là est vrai ; cela existe bien. Mais ce que j'ai vu et vécu aussi. Quel est le cauchemar ? Et le rêve dans le rêve ?* » Depuis, dans son village et ses forêts, il n'a de cesse de faire dialoguer les morts et les vivants. Tous les vivants : les humains, mais aussi les animaux – chevreuils, lièvres, écureuils, coqs de bruyère, abeilles, chiens de chasse et d'amitié –, les arbres (auxquels il a consacré un livre). Ce qui est, et ce qui a été : la terre, la neige, les printemps de là-bas et d'ici. Une communion panthéiste.

C'est aussi l'occasion d'évoquer la mémoire de deux amis très chers, qui ont connu des expériences semblables à la sienne. Primo Levi, avec qui il partageait le souvenir des camps et du douloureux retour, et qu'il emmenait dans ses montagnes pour « *écouter les bruits et les voix de la nature* » à la



LE POÈTE SECRET (Aspettando l'alba e altri racconti) de Mario Rigoni Stern.

Traduit de l'italien par Marie-Hélène Angelini, éd. La Fosse aux ours, 160 p., 16 €.

recherche d'une impossible paix. Nuto Revelli, qui comme lui avait vécu la tragédie des *alpinis* perdus dans les neiges d'Ukraine avant de rejoindre, en 1944, les partisans à la frontière française – « *les montagnes de la liberté n'ont pas de frontières* » – et qui a consacré sa vie à en maintenir la mémoire en même temps que, dans *Le Monde des vaincus*, celle de son Piémont natal. Des amis qui, comme le poète secret, avaient, envers et contre tout, « *foi en quelque chose de bon pour tous, qui se trouve au-delà de la lumière du jour* ».

Ajoutons que les éditions lyonnaises La Fosse aux ours, qui publient, après d'autres livres de Rigoni Stern, ce *Poète secret* dans une traduction sensible et juste de Marie-Hélène Angelini, prouvent, par la qualité de leur travail et de la présentation, que les éditeurs qui aiment les livres ne sont pas tout à fait une espèce en voie de disparition. ■

FRANÇOIS MASPERO

Romans et correspondance d'un réfractaire absolu et désespéré

Charles Bukowski, l'enfant inconsolable

CORRESPONDANCE 1958-1994

de Charles Bukowski.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Hortemel, Grasset, 430 p., 20,90 €.

ROMANS

de Charles Bukowski.
Traduit par Brice Matthieussent, Philippe Garnier, Michel Lederer, Gérard Guégan, préface de Gérard Guégan, Grasset, « La bibliothèque » 1 074 p., 24 €.

Dans sa postface à *Apportez-moi de l'amour* (1), Jean-Luc Fromental note que la mystique des années 1960, dont

Bukowski fut l'emblème, ne suscita que les sarcasmes de l'écrivain. Sa gloire est née d'un malentendu. Misanthrope refusant les modes et les chapelles, Bukowski était un réfractaire absolu dont on n'a voulu retenir que sa fréquentation assidue des « *courses, des putes et de la Schiltz* », quand ce n'était son scandale à « *Apostrophes* », ou l'adaptation cinématographique de ses *Contes de la folie ordinaire*, par Marco Ferreri.

La lecture de sa *Correspondance* nous aide à y voir plus clair, et dresse le portrait d'un homme blessé. Elevé entre un père tyranique et une mère soumise, dans la Californie des « *petits employés*

au *QI d'un pot de fleurs* », il ne devra sa survie qu'à ses séjours dans la salle de lecture de la bibliothèque municipale. Comme Don Quichotte et contrairement à Hamlet, Bukowski sait que les mots peuvent changer la vie. Chevalier à la triste figure ravagée d'acné purulente, il passera désormais le restant de ses jours à écrire furieusement, beaucoup trop diront ses détracteurs – mais peut-on reprocher cela à un écrivain ?

Trois injonctions constituent la base de son œuvre : l'écriture ne relève pas de l'imagination mais du réel ; c'est la peur qui grandit l'homme, à l'instar du doute nécessaire et du déses-

poir ; le livre, instrument dange-reux, ne doit contenir que des moments de bravoure. Bukowski, qui fut laveur de wagons, vendeur de pièces automobiles, magasinier, employé du tri postal, sait mieux que nul autre que la seule façon de « *se mettre au clair avec soi-même* » c'est de se mentir. Rien n'est plus ennuyeux que la vérité. Rien n'est plus illusoire. Regardons ces cinq romans que Grasset republie ; une phrase pourrait leur tenir lieu d'exergue. Elle est d'Henry Chinaski, le double littéraire de Bukowski : « *J'écris pour sauver ma peau, pour échapper à la maison de fous, à la rue, à moi-même.* »

Gérard Guégan, son premier éditeur, le rattache à Baudelaire et à Kafka, notamment dans leur haine commune du père. Nous ajouterons Hemingway, qui sait que « *tout écrivain œuvre dans la solitude* », et doit chaque jour « *affronter l'éternité, ou son absence* ». « *J'écris désormais sans arrêt et ne m'accorde aucune pose* », se plaît à répéter Bukowski.

Une semaine avant sa mort, épuisé par la chimiothérapie, Bukowski écrit une dernière lettre. « *La solitude se fait de plus en plus douce* », note-t-il. Ou encore : « *L'écriture, comme le mariage, les chutes de neige ou les pneus de voiture ne dure pas toujours.* » On peut appeler cela de la lucidité, voire de l'humour. On repense plutôt au petit garçon errant dans les rues de Los Angeles, essayant de donner un sens à son existence, entre un père laitier et une mère femme de ménage, et qui ne se sauve du désespoir qu'en passant sa vie derrière le clavier d'une machine à écrire. ■

GÉRARD DE CORTANZE

(1) *Mille et une nuits*, 58 p., 2,50 €.

L'univers délirant de César Aira

Géographie insolite

LA PRINCESSE PRINTEMPS (La Princesa Primavera) de César Aira.

Traduit de l'espagnol (Argentine) par Michel Lafon, éd. André Dimanche, 102 p., 15 €.

VARAMO

de César Aira.
Traduit par Michel Lafon, éd. Christian Bourgois, 134 p., 15 €.

LES NUITS DE FLORES (Las Noches de Flores) de César Aira.

Traduit par Michel Lafon, éd. Christian Bourgois, 148 p., 15 €.

Difficile de trouver une étai-gère où poser les livres de l'Argentin César Aira : romans ? Oui, encore que le mot « contes » puisse convenir aussi. Mais du genre onirique ? Comique ? Surréaliste ? Satirique ? Tragique, même ? En tout cas, complètement singuliers, comme leur auteur, un quinqua-génaire ironique dont les ouvrages parlent, à leur manière, d'un pays (l'Argentine, le Panama) ou d'un quartier (Flores, banlieue de Buenos Aires), sans avoir jamais l'air d'être exactement là où ils prétendent être : comme s'il s'agissait d'éclairer l'étrangeté de cette vie sois-disant réelle qu'Aira ne cesse d'observer autour de lui. Considéré comme l'un des auteurs les plus importants d'Argentine, Aira est un écrivain prolifique – trop peut-être – et désinvolte, dont les textes possèdent une saveur particulière, poétique, acide et hautement rebelle à l'ordre établi.

Sa subversion consiste soit à inventer des lieux de toutes piè-

ces, comme il le fait dans la délicieuse *Princesse Printemps*, soit à placer des endroits concrets sur l'orbite de sa propre imagination. A commencer par Flores, où il vit depuis des années, « *quartier de classes moyennes, sans histoires et sans mystères, neutre en somme, où tout est à créer* », expliquait-il, lors d'un récent passage à Paris.

Rébus démesuré

C'est là que se promènent les personnages des *Nuits de Flores*, contraints par la crise à livrer des pizzas de nuit, jusqu'au moment où ils perceront par hasard le secret d'un couvent pas très catholique. Entraînés dans ce faubourg à la curieuse topographie en damier, constellé de sens interdits, les individus sont livrés à un jeu de pistes géant. Un rébus démesuré, dont on retrouve la trace dans *Varamo*, quoique d'une autre manière, à travers la quête d'identité d'un « *commis aux écritures de troisième classe* ».

Tout est en miroir, vrai et faux à la fois, drôle et effrayant, à cheval entre le jeu et l'horreur. « *Je ne refoule rien* », constate Aira, pour qui le travail du romancier consiste surtout à mettre du « *vraisemblable* » dans une réalité complètement délirante – et non l'inverse. Jour après jour (au rythme d'une page par heure et par jour), ses romans s'inspirent de la vie qui va, grappillant ici et là une information ou une scène qu'il recycle à sa manière. Avec, toujours, une propension à faire rire dont il feint de se dire fâché : « *Tous les écrivains que j'aime sont sérieux et j'ai un penchant pour le tragique* », affirme-t-il – sans sourire, naturellement. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

Pour les cent ans de la naissance de Vladimir Pozner, Actes Sud réédite « Le Mors aux dents », grande épopée de la guerre civile russe

Gengis Khan contre Lénine

Vladimir Pozner (1905-1992) parlait quatre langues, mais tous ses livres sont écrits en français. Il est né et mort à Paris. Il avait 26 ans quand son grand aîné en songes insensés, Blaise Cendrars, lui posant sur l'épaule son bras unique de grand mutilé de guerre, lui demanda : « Pour ma collection, fais-moi donc une vie d'aventurier russe contemporain. » Des aventuriers russes ? On lui en cite dix. Lui a cherché son contraire le plus absolu : Ungern, général balte des armées blanches (ungern en allemand veut dire « pas volontiers »). La quête dura longtemps. *Le Mors aux dents*, dit Claude Roy, est un « livre sang et steppe ».

En 1920, sept siècles exactement après Gengis Khan, dont il rêvait de reconstituer l'empire, le baron Roman von Ungern-Sternberg traversait l'Hindou Kouch et entra dans Karakou-

LE MORS AUX DENTS

de Vladimir Pozner.

Actes Sud, « Babel », 338 p., 9 €.

roum. Sa jument trotta sur la steppe. Ni palais ni grouillement des marchés. Ville détruite. Le général-baron balte leva des troupes mongoles à Ourga (aujourd'hui Oulan Bator). Il approchait de la Grande Muraille, de Pékin. Dans le désert de Gobi, une tempête cabra le sable. Les autres commandants d'armées blanches, l'amiral Koltchak, l'ataman Sémonov, les quelques généraux soutenus dans leur lutte contre les bolcheviques d'abord par les alliés d'Europe, puis par les seuls Japonais, avaient renoncé, vaincus. Le Balte croyait encore à son rêve dément de réincarner Gengis Khan. Il avait foi en ses principes pour tenir contre les Rouges de Moscou (tous juifs, évidemment, car enfin, qui, sauf des « youpins », pourrait être communiste ?).

Des règles indiscutables : « Seuls les

morts ne trahissent pas. » Et encore, il n'était pas « adepte de la mort "instantanée" » : elle inspire moins de terreur que la torture, dont en plus on jouit à imaginer les modalités. Il faut « tuer, et que tous le sachent ». Après, il suffit de se montrer. Il était prêt à tout, même à revêtir une robe de lama bouddhiste, mais ornée quand même de ses épaulettes. Il exécutait par milliers les civils (car comment les nourrir ?) et, un à un, ses officiers. Le baron Roman von Ungern-Sternberg finit quand même fusillé.

Ce « roman vrai » parut, enfin, en 1937, quand Hitler et le Front populaire s'affrontaient. Il éclate à nouveau aujourd'hui. La démence de cette chevauchée nous apprend au passage l'histoire de cette guerre civile entre les émissaires des Occidentaux et les Soviétiques isolés.

Sadique et visionnaire

Mais le livre étone plus encore par le tir serré des phrases et la modernité de sa composition. Avant l'histoire du général sadique et visionnaire, nous partageons 87 pages d'errance de l'auteur. Il ne veut pas écrire un roman : c'est banal. Il veut « reconstituer » (Ungern), détruire sa légende contradictoire et vague, parvenir au cœur de la réalité, « qui a plus de talent qu'un écrivain », la réalité de la Sibérie, de la Mongolie, de ce Balte fou.

Né de parents russes réfugiés anti-tsaristes, Vladimir Pozner fut emmené à Moscou pour assister à la naissance d'une démocratie : en 1919, le sang de la Révolution semblait encore pur. Tout surgissait de nulle part.

Le temps ne comptant plus, le groupe littéraire d'avant-garde « Les Frères Sérapion » adopte l'adolescent de 14 ans. Vladimir s'enchanta du martèlement de Maïakovski, notait, les doigts dans la poche, les paroles du grand Maxime Gorki.

Ecrire était déjà sa façon de respirer,



Vladimir Pozner. WILLY RONIS

ce qui ne l'empêchait pas d'avoir « les dix pouces verts », de savoir imposer les mains pour guérir une migraine et, prosaïquement, d'installer l'électricité. La famille est vite revenue en France, mais Vladimir ne guérira pas de son coup de foudre pour la Révolution. Il décrivait souvent la grandeur familière des sacrifices inconnus. Mais écrire, c'est aussi

parvenir aux sources de l'incompréhensible. Démonteur l'anti-soi. Rendre cohérent ce que plus tard on annulera sous l'étiquette de « héros négatif ».

Roman von Ungern, mégalomane sadique, délirant du pouvoir, possédé par le besoin d'humilier, incarnait l'ennemi absolu. Mais comment recomposer, dans sa réalité de chaque jour,

l'exact contraire de ce qu'on veut être ?

Alors commence, minutieuse et décevante, l'archéologie. D'abord la quête des témoins. De colonels devenus chauffeurs de taxi en aristocrates radoteurs, de moine bouddhiste en journaliste décafé, Pozner pourchasse des souvenirs qu'ils ont tenté d'oublier. Ils invoquent l'ignorance, les trous de mémoire : « c'est si loin »...

Ecrire un roman ? Non, banal, trop facile... Il s'astreint à parvenir au cœur des gestes vraiment accomplis dans cette Sibérie, cette Mongolie. Le véritable combat des Blancs contre les Rouges. Pour s'exercer, Vladimir « invente » un Ungern qu'il raconte à une femme qu'il aime sans retour. « J'espère, dit-elle, que vous écrirez plus simplement que vous ne parlez. Que vous expliquerez ce que vous savez à ceux qui ne le savent pas. »

Vladimir a 32 ans quand le livre sort. J'ai lu *Le Mors aux dents* pendant l'Occupation. En 1946, j'ai rencontré l'auteur de *Deuil en vingt-quatre heures*, de *Tolstoï est mort*, des *Etats-Désunis*. Il avait passé la guerre à Hollywood, inventant des scénarios en anglais. Je lui dis : « Le Mors aux dents m'a révélé comment je voulais écrire. » Je n'aurais pas osé le dire si j'avais su combien le livre avait été célébré par Heinrich Mann, par Erskine Caldwell, par Joseph Kessel et même par André Breton. J'ignorais qu'Aragon eût écrit : « Le plus court des romans, ce qui, pas plus pour un livre que pour un couteau, ne l'empêche d'entrer d'un coup dans le cœur. »

Il m'a souri, Vladimir, Volodia, Vova, ce Franco-Russe à l'air d'Indien d'Amérique : « Tu peux me tutoyer, tu sais. » Nous étions l'un et l'autre communistes ; lui le resta. Il resta également – un des rares – l'ami de celle qui ne partageait plus son rêve.

En 1961, une bombe de l'OAS faillit le tuer, chez lui. Il en garda pendant trente ans le creux au front. Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire. ■

DOMINIQUE DESANTI

Jean-Paul Caracalla évoque avec une douce nostalgie l'âge d'or d'un quartier parisien Les années folles de Montparnasse

MONTPARNASSE, L'ÂGE D'OR

de Jean-Paul Caracalla.
La Table ronde, « La Petite Vermillon », 170 p., 7 €.

Qu'il nous parle des trains de légendes, qui ont façonné un art de voyager et nourri toute une littérature, ou de Paris, qu'il a célébré à travers les Champs-Élysées et Saint-Germain-des-Prés, chaque livre de Jean-Paul Caracalla s'offre comme un formidable voyage dans le temps, plein de saveur, d'érudition joyeuse nimbée d'une douce nostalgie.

Ainsi de ce *Montparnasse, l'âge d'or*, publié en 1997 chez Denoël, dont on regrettera que n'ait pas été conservé tout ou partie de l'illustration d'origine. Un âge d'or dont Jean-Paul Cara-

calla fait remonter les prémices à la fin du XIX^e siècle lorsque le quartier voit l'arrivée de peintres et de sculpteurs fuyant la butte Montmartre, devenue un « lieu de plaisir tape-à-l'œil ».

Bohème artistique

Fondée en 1902 par le sculpteur Alfred Boucher, La Ruche, sise au 2 passage Dantzig, devient vite, avec ses logements et ateliers à prix modérés, l'un des points de convergence d'une bohème artistique cosmopolite où cohabitent Italiens, Polonais, Russes, Français... Au côté de cette « Villa Médicis du pauvre » fréquentée par Léger, Chagall, Kisling, Zadkine, Modigliani, naissent d'autres « fourmilères », telles la cité Falguière, la rue Campagne-Première, l'impasse du Maine, où l'art moderne se réinvente chaque jour.

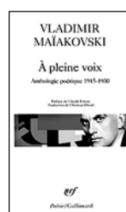
Si 1914 marque la fin des bals, dont le Bullier, où petits-bourgeois, étudiants et demi-mondaines gambillaient sur un air de polka, la Grande Guerre voit l'avènement des « empereurs de la limonade ». Avec Le Dôme, point de ralliement des artistes allemands avant-guerre, du couple Stein ou de Matisse, qui y prodigue ses conseils. La Rotonde où, autour du poêle du bon Victor Lubion, se réchauffent Max Jacob, Jean Follain, Vlaminc, Derain, et s'échauffent exilés russes, cubistes, surréalistes... La Coupole encore, inaugurée avec faste en 1921, au bar duquel Aragon rencontre pour la première fois Elsa Triolet en 1928. Le Sélect, enfin, ouvert la nuit, dont les Américains, Hemingway en tête, et plus largement les Anglo-Saxons (Fitzgerald, Miller, Pound, etc.) font leur fief.

De jour, c'est à La Closerie des Lilas qu'on les retrouve attablés. Dans ce lieu qui, grâce à Paul Fort, l'animateur de *Vers et prose*, et aussi à Apollinaire, « va être à l'histoire des lettres et des arts ce que le bal Bullier était à la danse et à la fête ».

La danse, la fête et les spectacles n'ont d'ailleurs pas déserté le quartier, puisque la si bien nommée rue de la Gaîté accueille théâtres et salles de music-hall, dont l'illustre Bobino. Avant que la télévision et les émissions de variétés viennent condamner cette salle (en 1984), comme avant elle l'Alhambra ou l'ABC, Bobino aura vu triompher Trenet, Mireille, Aznavour, Bourvil, Brel, Ferré, Brassens, Gréco... Et, en 1963, accueillit Edith Piaf pour son ultime récital. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

ZOOM



À PLEINE VOIX.
Anthologie poétique 1915-1930,
de Vladimir Maïakovski
La poésie de Maïakovski, né en 1893 et

suicidé en 1930, s'inscrit dans l'élan révolutionnaire d'Octobre. Le poète y puise à la fois son énergie d'écorché vif et sa raison d'être. Apôtre de la modernité, chef de l'école futuriste, il fut moins un poète « politique » qu'un chantre de la vie jaillissante et de la puissance vitale. Traduits par

Christian David et préfacé par Claude Frioux, ces poèmes le démontrent : « Nerfs et muscles sont plus sûrs que les patenôtres. / Est-ce à nous de demander grâce au temps ? »
P. K.
Gallimard, « Poésie/Gallimard », 464 p., 7,70 €.

DU RIRE. Essai philosophique sur un sujet difficile et autres essais,
de Stendhal
Les textes rassemblés par Antoine de Baecque dévoilent un Stendhal théoricien comico-politique, républicain en politique, aristocrate en comédie. Sa thèse : « La république est contraire au rire, et c'est pourquoi j'ai me console de vivre aujourd'hui plutôt que dans cent ans. »

Le rire étant fondé sur l'amour-propre et le sentiment de supériorité, il est typiquement monarchique et incompatible avec les valeurs républicaines, la vertu, l'indignation et la compassion. L'idée est brillante, et stendhalienne, comme les mille pensées qui foisonnent dans ces essais.
St. L.
Rivages, « Petite bibliothèque », 192 p., 7,5 €.

LE CHEVALIER, LA DAME, LE DIABLE ET LA MORT,
de Raoul Vaneigem
L'auteur du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, ancien membre de l'Internationale situationniste, proche de Guy Debord, revient, à 70 ans, sur sa vie. Non par de

pesants Mémoires, mais en onze essais qui se placent sous le signe de Montaigne. L'on y saisit la vérité d'un homme et ses obsessions, l'amour courtois et le rut animal, la pensée grecque et l'imaginaire médiéval, le vin, l'ivresse et les femmes. Parsemé de ce que Roland Barthes appelait des « biographèmes », ces détails et inflexions infinitésimales qui font deviner une vie mieux que toute confession, l'ouvrage livre un portrait sensuel et chaleureux de l'auteur. Raoul Vaneigem, dans un style ample et élégant, presque classique, sait aussi garder intacte sa puissance critique contre les multiples travers de la société. *St. L.*
Gallimard, « Folio », 284 p., 6,20 €.

Les Jouets vivants

Un siècle après la loi de 1905, laïcité, citoyenneté et République sont toujours en débat

Fragile universalité

Sur la scène idéologique, les changements de décor peuvent se succéder brutalement. Voyez les exhortations à la « vigilance » prononcées au sein même de la gauche associative, intellectuelle et politique, au cours des deux dernières décennies, pour mettre en garde contre des « liaisons dangereuses » avec tel ou tel courant antidémocratique.

Ainsi se souvient-on de l'« Appel à la vigilance » lancé en 1993 par une quarantaine d'intellectuels, parmi lesquels Miguel Abensour, Pierre Bourdieu, Jacques Derrida, Georges Duby, Arlette Farge, Michelle Perrot, ou encore Jean-Pierre Vernant, qui s'inquiétaient de voir des femmes et des hommes de gauche signer des articles dans des publications dirigées par des idéologues d'extrême droite en quête de crédibilité : « Les choix, aussi pluralistes, aussi peu sectaires soient-ils, ne peuvent en principe justifier une absence totale de discrimination, une mise en vacance du discernement », avait déjà prévenu l'initiateur de cet appel, l'historien Maurice Olender, lors d'une conférence prononcée dès 1981, intitulée « L'idée indo-européenne entre mythe et histoire », dont on retrouvera le texte

dans le beau volume d'érudition et d'engagement qui paraît aujourd'hui sous le titre *La Chasse aux évidences. Sur quelques formes de racisme entre mythe et histoire* (éd. Galaade, 400 p., 25 €).

Gauche radicale déboussolée

Plus de dix ans après, le paysage est pour le moins différent. Alors que Maurice Olender et ses amis dénonçaient la tentation de cautionner des théoriciens manipulant les sciences humaines (linguistique, archéologie, anthropologie...) pour conférer une nouvelle légitimité à d'anciennes doctrines raciales de type « aryanisant », ceux qui s'insurgent aujourd'hui pointent une tout autre dérive : non plus les compromissions avec la droite raciste, mais l'alliance possible avec un islam intégriste à prétention émancipatrice. « Vigilance », le mot revient sans cesse sous la plume de Dominique Sopo comme sous celle de Caroline Fourest, dont les brefs essais dénoncent les errements d'une certaine gauche radicale déboussolée.

D'où la nécessité de faire retour sur les fondamentaux, et d'abord d'examiner à nouveaux frais les concepts-clés et les moments cruciaux : l'originalité d'une modernité républicaine dont Jean-



Fabien Spitz revisite la tradition spécifiquement française ; mais aussi la postérité de la grande querelle laïque, dont les enjeux passés et les images originelles permettent de comprendre plus d'une

polémique contemporaine. Car, ce qui est en cause, en dernier ressort, c'est bel et bien la réélaboration d'une perspective universaliste inédite, ouverte aux identités particulières comme aux cultures

minoritaires. Faute de quoi, la démocratie et la citoyenneté sont condamnées à demeurer des mots qui mentent et qui excluent.

JEAN BIRNBAUM

Pour une république sans majuscule

LE MOMENT RÉPUBLICAIN EN FRANCE

de Jean-Fabien Spitz.
Gallimard, « NRF Essais »,
526 p., 27,50 €.

Depuis une vingtaine d'années, les termes du débat entre républicains et libéraux paraissent posés une fois pour toutes. Les premiers croyaient pouvoir vanter un modèle français de démocratie rapporté à l'héritage du jacobinisme, qui se caractérisait avant tout par l'interventionnisme de l'Etat, l'engagement des citoyens et un net privilège accordé à l'égalité réelle sur la liberté, fût-ce au risque de dérives autoritaires voire terroristes.

Les libéraux, dont l'historien François Furet a représenté le porte-drapeau en réinterprétant la Révolution française comme révolution des droits et non comme épisode de la lutte des classes, dénonçaient au contraire l'archaïsme de cette « exception française ». Pour eux la normalisation de la politique passait par l'assagissement de la démocratie, déli-

vrée des passions belliqueuses suscitées par une révolution décidément terminée. La liberté des modernes suppose l'Etat le plus discret possible, laissant la société civile à son autonomie et à sa propre créativité que le marché incarne. Toute recherche d'une égalisation des citoyens par la puissance publique recèle tant de potentialités liberticides qu'il vaut mieux y renoncer.

Or, voici que ces lignes de partage intellectuelles se voient bouleversées par la redécouverte d'une tradition philosophique républicaine qui ne doit rien au seul contexte français et qui renouvelle de fond en comble le sens que nous donnons au mot de « république ». Dans un ouvrage majeur, Jean-Fabien Spitz, professeur à Paris-I-Sorbonne, met en évidence l'existence d'un « *républicanisme moderne* » qui, rapporté lointainement à Aristote, considère que la vie humaine se réalise pleinement dans sa dimension politique (plutôt que contemplative) et que la participation à la chose publique ou à l'Etat constitue la condition de la liberté, et non un mal nécessaire.

Dans la foulée des travaux sur Machiavel de l'historien des idées Quentin Skinner ou de l'Américain John Pocock s'est dégagée cette autre conception de la république, que l'on retrouve aussi bien dans la Florence de la Renaissance, dans l'Angleterre de Cromwell et des « têtes rondes » ou chez les « pères fondateurs » des Etats-Unis. Elle nous conduit à relativiser la singularité de notre paradigme républicain.

Réconcilier liberté et égalité

Un paradigme que le philosophe Philip Pettit, dont les œuvres ont été récemment traduites en français, résume par l'idéal de la « *non-dominance* » qu'il distingue de la « *non-interférence* ». Ce faisant, souligne M. Spitz, c'est à l'action publique d'organiser l'égalité des chances, seule garantie de la légitimité d'un régime où liberté et égalité sont réconciliées. La république représenterait ainsi l'accomplissement du projet libéral et non son antithèse.

Jean-Fabien Spitz juge qu'il existe un versant français du « *républicanisme*

moderne ». Il le repère dans un groupe de penseurs qui écrivent à un « *moment* » crucial de l'histoire politique, entre 1894 et 1914, lorsque les intellectuels dreyfusards sont appelés à défendre l'idée même de république et de progrès contre les attaques conjointes des théoriciens réactionnaires (pour qui le groupe prime sur l'individu), ou des tenants du « *darwinisme social* » selon lesquels l'inégalité et la lutte pour la vie résument l'insertion de l'homme dans un ordre conforme à la « *nature* ». L'idéalisme d'Henry Michel, la « *synthèse républicaine* » d'Alfred Fouillé, le « *solidarisme* » de Léon Bourgeois ainsi que la sociologie d'Emile Durkheim et de son disciple Célestin Bouglé (l'un des maîtres de Raymond Aron à l'Ecole normale supérieure) auraient ainsi contribué à élaborer une version du républicanisme qui ne différerait pas, par essence, de celui qui a été développé dans l'ère culturelle « *occidentale* ».

Aux « *économistes* » qui croient que le mouvement spontané des intérêts suffit à rendre compte des faits

sociaux et contre le collectivisme qui veut que l'individu s'aligne sur le bien commun aux dépens de son bien-être, ils opposent un individu qui ne se réduit pas à l'être crispé sur ses intérêts, mais qui inclut l'humanité de l'homme, ouvert sur autrui. En somme, ce n'est pas la quête de jouissance qui menace la cohésion des nations mais l'insuffisant accomplissement des véritables promesses d'un individualisme bien compris.

On peut reprocher à l'enthousiasme communicatif de Jean-Fabien Spitz de rester quelque peu extérieur aux « *désillusions du progrès* » qu'une pensée de la démocratie, celle de Raymond Aron par exemple, finira – deux guerres mondiales aidant – par prendre en compte. On peut aussi trouver un peu courte ou abstraite l'« *égalité des chances* ». Il n'en demeure pas moins que ce livre redonne à l'idée républicaine à la française une fraîcheur qu'elle avait fini par perdre auprès des plus dévoués de ses partisans. ■

NICOLAS WEILL

ZOOM



MACHIAVEL, CONFLIT ET LIBERTÉ, de Serge Audier
Les spécialistes du « *républicanisme moderne* » qui explorent la progression de l'idée républicaine

depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ont redécouvert l'importance du philosophe florentin. En particulier parce que celui-ci aurait mis la pensée du conflit au cœur de la réflexion politique. Serge Audier, dans un exposé clair et érudit, révèle qu'il y aurait bien, en ce sens, un « *moment machiavélien* » français qui verrait les penseurs de la démocratie, de Raymond Aron à Claude Lefort en passant par Maurice Merleau Ponty, corriger l'irénisme

libéral en intégrant à leurs concepts la dimension de la lutte. N. W. Vrin/EHESS, 314 pages, 25 €.

LE SPECTRE DU COMMUNAUTARISME,

de Laurent Lévy
Laurent Lévy a été l'un des initiateurs de l'appel des « *Indigènes de la République* », lancé en janvier, et qui s'était donné pour tâche de lutter contre les discriminations dont sont victimes les « *descendants d'esclaves et de déportés africains, filles et fils de colonisés et d'immigrés* ». Dans cet écrit polémique, il dénonce l'usage qui est fait de la notion de communautarisme, « *grigri idéologique* », « *épouvantail, écran à la pensée* », dont le « *spectre* » est brandi par « *tous les courants de l'éventail politique, de l'extrême droite à l'extrême gauche (...), du Front national à Lutte ouvrière...* » Il s'agit donc de repérer le non-dit du discours anticomunautariste, qui « *néglige, oublie, ou veut masquer* » le fait que « *l'existence de communautés est le résultat de processus historiques et*

sociaux objectifs bien plus que la mise en œuvre d'une théorie ou que l'effet d'une idéologie pernicieuse ». P. K.

Ed. Amsterdam, « *Démocritique* », 126 p., 10 €.

LE SOCIALISME DES IMBÉCILES. QUAND L'ANTISÉMITISME REDEVIENT DE GAUCHE,

d'Alexis Lacroix
Journaliste au *Figaro*, l'auteur reprend une célèbre formule d'Auguste Bebel pour soutenir que la gauche française dans son ensemble est de nouveau travaillée par une radicalité anticapitaliste où pointe constamment le délire antisémite qui fut jadis celui d'un Proudhon ou d'un Toussenel. Revenant sur la judéophobie de Marx puis sur la politique antisémite mise en œuvre par les régimes staliniens, il croit pouvoir affirmer que toute « *ultra-gauche* » française est désormais en proie à un antisémitisme virulent qui masquerait mal une pure et simple « *exécration des Juifs* ». D'où les appels insistants de Lacroix en direction de la gauche sociale-démocrate, qui devrait selon lui procéder à « *son propre*

aggiornamento », et d'abord renouer avec la tradition républicaine et progressiste d'un Bernard Lazare : « *Je le dis sans plus d'ambages : si, un jour, les réformistes avaient à implorer la miséricorde de l'ultra-gauche, c'en serait fini du dreyfusisme dans ce pays* », écrit Lacroix. J. Bi.
La Table ronde, 160 p., 16 €.

DE LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT À L'AVENIR DE LA LAÏCITÉ,

et la direction de Jean Baubérot et Michel Wieviorka
Ce volume présente les actes des « *Entretiens d'Auxerre* » qui se sont tenus en 2004. C'est dans cette ville qu'Emile Combes, dans un discours prononcé en septembre 1904, lança le processus qui devait aboutir à la loi de 1905. Si une grande partie des contributions traitent du passé, une large place est également faite au présent et au futur. De la manifestation des tenants de l'école « *libre* » en 1984 et des premières affaires dites « *du foulard* » à la fin des années 1980 à aujourd'hui, les enjeux de la laïcité font

partie du débat sur l'identité nationale et la diversité culturelle. P. K.
Ed. de l'Aube, 366 p., 28 €.

L'INVENTION DE LA LAÏCITÉ.

De 1789 à demain, de René Rémond
Pour traiter de la question des relations entre politique et religion dans la perspective du centenaire de la loi de 1905, René Rémond considère une période historique longue et élargit son propos à « *l'échelle européenne* » et à « *l'irruption de l'islam* ». P. K.
Bayard, 176 p., 13,80 €.

LA LAÏCITÉ, PRINCIPE UNIVERSEL,

de Guy Coq
C'est aussi à une réflexion large, sur les plans historique et géographique, que l'auteur s'est livré dans cet essai, qui parie pour l'universalité du principe de distinction entre le spirituel et le temporel. Dans cette synthèse critique, une place importante est également donnée à la montée de l'islam. P. K.
Le Félin, 304 p., 18,95 €.

L'antiracisme perverti des « exotiques » et des « obscurantistes »

S.O.S ANTIRACISME,
de Dominique Sopo,
Denoël, « Indigne », 142 p., 10 €.

**LA TENTATION
OBSCURANTISTE,**
de Caroline Fourest,
Grasset, 168 p., 9 €.

Espace ouvert et consensuel, l'antiracisme est une maison accueillante, où chacun croit pouvoir venir poser son bagage politique. Cette noble demeure ne prête pas toujours attention à la qualité de ses hôtes et ne s'enquiert pas toujours si certains d'entre eux ont tout autre chose en tête que l'égalité des droits ou la lutte contre les discriminations. En général, ces intrus ne font que profiter du lieu, histoire de se réchauffer un peu, de s'y faire des amis et puis, si possible, d'y mettre le feu.

Président de l'association SOS-Racisme depuis 2003, Dominique Sopo donne l'alarme et désigne les incendiaires : « les exotiques », à savoir cette nébuleuse de militants qui, sous couvert d'antiracisme, s'emploieraient à répandre un extrémisme communautariste résolument hostile aux valeurs universalistes ; ceux-là enfermeraient les populations issues de l'immigration dans une posture purement victimaire, à la fois infantilisante et démobilisatrice, les réduisant « au statut d'indigènes passifs, incapables d'écrire leur histoire et leur vie ».

Apprentis sorciers

Il y a plus : aveuglés par leur « mauvaise conscience postcoloniale », ces apprentis sorciers se laisseraient aller à de « douteux compagnonnages ». Cédant aux sirènes du « corporatisme racial » (Dieudonné), comme à celles de l'islam radical (Tariq Ramadan), ils auraient du même coup donné « leur imprimatur antiraciste, féministe, altermondialiste ou laïc à ce discours rétrogra-

de, maquillé en progressisme aussi délicatement qu'une voiture volée », affirme Sopo. Lequel revient notamment sur le climat singulier qui fut celui du dernier Forum social européen, à Londres, à l'automne 2004 : « Une partie substantielle des débats sur le tiers-monde se déroula sous l'égide d'islamistes », assure Sopo, qui tient à réaffirmer que « la dignité ne se construit pas dans l'oppression ».

Cette phalange « exotique », qu'elle préfère quant à elle baptiser « gauche obscurantiste », Caroline Fourest dit l'avoir rencontrée bien plus tôt encore. Quelques jours avant les attentats du 11 septembre 2001, à Durban (Afrique du Sud) très exactement. Là, alors que se tenait une conférence organisée sous l'égide des Nations unies, censée repenser la lutte contre le racisme, certaines

ONG ont transformé ce rassemblement international en « foyer d'agitation antisémite et pro-islamiste ». Pour la fondatrice de la revue féministe *Prochoix*, Durban fut un choc fondateur. Désormais, pensait-elle, il ne s'agissait plus seulement de combattre l'ordre moral et l'intégrisme religieux, il fallait dénoncer la collusion de certaines forces prétendument « progressistes » avec les ennemis mêmes de la démocratie. Comme naguère le stalinisme, en effet, l'islamisme pourrait aujourd'hui compter sur la fascination morbide de quelques « compagnons de route » et autres « idiots utiles », qui lui confèrent à la fois visibilité et légitimité.

Sans toujours procéder avec toutes les nuances requises, Caroline Fourest dresse ainsi la cartographie de la gauche politique, associative et féministe,

pour mettre en évidence le « fossé d'incompréhension » qui sépare désormais « vigilants et non-vigilants », c'est-à-dire « militants prioritairement antitotalitaires » et « militants prioritairement tiers-mondistes ». Revenant sur l'affaire Rushdie, les polémiques autour du voile islamique ou encore l'appel dit des « Indigènes de la République », la journaliste fustige à son tour les « liaisons dangereuses » nouées par certains avec telle ou telle figure de l'islam radical, « mouvement liberticide, sexiste, homophobe, expansionniste et totalitaire ». Et de conclure : « Le risque ne vient pas des Français d'origine maghrébine, ultramajoritairement laïques, mais bien de cette gauche obscurantiste prête à fournir les commissaires politiques et les petits soldats qui manquent aux intégristes. »

J. Bi.

Fièvres identitaires

**FRAGMENTS MÉCRÉANTS
Mythes identitaires
et république imaginaire**
de Daniel Bensaïd.

Lignes, 192 p., 14,90 €.

Pour une gauche radicale qui tient à préserver un horizon d'émancipation universaliste, l'irruption des questions identitaires constitue un redoutable défi : « Dans la concurrence déchaînée des communautés et des appartenances, l'égalité et l'universalité sont perdantes », écrit Daniel Bensaïd, dont les *Fragments mécréants* peuvent se lire comme un cri d'alarme contre l'inexorable ethnicisation du mouvement social. Quand le mouvement ouvrier est sur la défensive, quand de l'épopée démocratique « il ne reste qu'une république caporalisée, sans le

peuple, une république fouettarde », déplore le philosophe, les anciens repères se trouvent brouillés. Si bien il n'y aurait pas d'autre urgence que d'inventer une nouvelle pensée stratégique, où se trouveraient enfin conciliées culture marxiste et politiques minoritaires, pensée des différences et rébellion sans frontières.

Deux exemples : Bensaïd médite longuement les positions du prédicateur musulman Tariq Ramadan, pour en faire un possible « allié de circonstance », mais aussi et surtout, sur le long terme, un « adversaire stratégique ». De même, tout en condamnant la loi « foulardière » sur les signes religieux à l'école, qualifiée d'« inutile » et de « discriminatoire », il n'en prend pas moins ses distances avec la notion de « postcolonialisme » mise en avant par certains opposants à cette loi.

Car au moment où des combats communs pourraient permettre de reconstruire une perspective globale, affirme Bensaïd, la grille de lecture « postcoloniale » fait doublement obstacle. Théoriquement, tout d'abord, car « la condition de l'immigré chômeur, certes stigmatisé, mais citoyen français, n'est (...) pas celle du colonisé sous le code de l'indigénat ». Politiquement, ensuite, parce qu'elle sème confusion et méfiance parmi les opprimés, « au risque d'ajouter la division à la division, et de faire tourner à plein régime la stérile machine à culpabiliser. On aura beau user ses semelles à marcher contre la guerre, pour les droits des sans-papiers, contre toutes les discriminations, on sera toujours suspect de garder quelque part en soi un colonisateur qui sommeille »...

J. Bi.



Manifestation à Paris,
le 29 avril 2002.
SAMUEL BOLLENDORFF/
L'ŒIL PUBLIC

ZOOM



ÉMILE COMBES ET LA PRINCESSE CARMÉLITE. Improbable amour,
de Jean Baubérot.

A Emile Combes, l'histoire ne prête généralement qu'une seule passion : l'anticléricalisme. Président du conseil de juin 1902 à janvier 1905, il porta à son paroxysme le combat de la République contre l'Eglise catholique, guerroya sans relâche contre les congrégations religieuses et assumait la rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Mais il n'était plus au pouvoir quand fut votée la loi de séparation des Eglises et de l'Etat, qu'il aurait souhaitée plus ferme. L'homme que la droite catholique comparait à Néron, voire au diable, éprouva pourtant une seconde passion, féminine celle-là. Sa liaison fut, semble-t-il, d'une chasteté tout épistolaire. Il faut dire que l'élu, la princesse Jeanne Bibesco, était la... prieure du carmel d'Alger ! Hautement « improbable », cette « amitié amoureuse » entre l'ex-séminariste devenu le chantre de l'anticléricalisme et celle qui répondait au doux nom de Mère Bénie de Jésus était déjà connue. L'historien et sociologue Jean Baubérot, auteur de dizaines d'études sur la laïcité, s'est amusé à croiser la grande et la petite histoire en faisant tenir à Combes ce journal intime un peu mièvre, où le peu qui ne soit pas vrai est toujours vraisemblable. T. W.

Ed. de l'Aube, 238 p., 18 €.



LE CLÉRICALISME ? VOILÀ L'ENNEMI !
Un siècle de guerre de religion en France,
de Jérôme Grévy

Le célèbre mot d'ordre lancé par Léon Gambetta pour unifier les gauches en 1877 rend bien compte du propos de Jérôme Grévy, dont le travail, conçu pour une habilitation à diriger des recherches à Sciences po, méritait l'édition. L'histoire du conflit qui oppose tout au long du XIX^e siècle une France catholique et une France laïque est connue. Grévy la reprend à sa manière, s'attachant surtout à décoder les représentations collectives, légendes noires et troubles mythologies, qui font de cet affrontement le dévoilement de deux cultures politiques parfaitement antagonistes, fondées sur deux visions du monde inconciliables. L'impossible compromis dicte l'issue de 1905, et Grévy a la belle idée de conclure son étude, exemplaire, par l'analyse de la mémoire de l'événement, essentielle. Pour conclure sur ce moment-clé qui vit passer « d'une laïcité d'Etat intransigeante (...) à une laïcité de pluralisme et de tolérance ». Ph.-J. C.

Préface de Serge Berstein, éd. Armand Colin, « Les enjeux de l'Histoire », 256 p., 22 €.



LES CATHOLIQUES DANS LA RÉPUBLIQUE 1905-2005,
sous la direction de Bruno Duriez,
Etienne Fouilloux, Denis Pelletier
et Nathalie Viet-Depaule

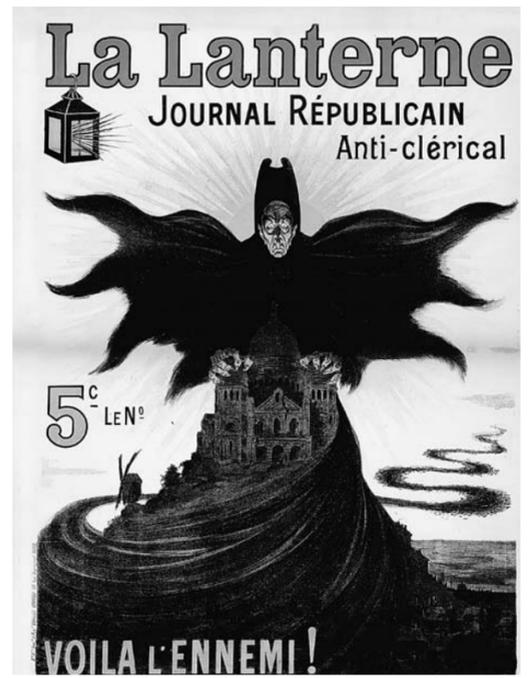
Au lendemain de la séparation des Eglises et de l'Etat, le catholicisme se trouve face à un choix décisif : accepter le jeu du pluralisme, et tenter de s'opposer de l'intérieur au régime en infléchissant la rigueur des lois anticléricales, ou se constituer en une sorte de contre-société, repliée sur l'Eglise. Les cinq parties de cet ouvrage collectif abordent les différents moments de ce choix, devant lequel le mouvement catholique, dans toutes ses composantes, des paysans aux intellectuels, des patrons aux ouvriers, de l'aumônier et du prêtre-ouvrier au militant d'Action catholique, se trouva placé au cours du XX^e siècle. J. G.

Ed. de l'Atelier, 368 p., 27 €.

Signalons également l'ouvrage de référence d'Emile Poulat, publié en 2003, *Notre laïcité publique*. « La France est une République laïque », éd. Berg international, 416 p., 22 €.



Deux « unes » de journaux : à gauche, « Le Don Quichotte », 2 août 1891, et à droite, « La Lanterne », novembre 1902. COLLECTION MICHEL DIXMIER



Comment la caricature a préparé l'opinion à la rupture de 1905

La guerre des images

LA RÉPUBLIQUE ET L'ÉGLISE
Images d'une querelle

de Michel Dixmier, Jacqueline Lalouette et Didier Pasamonik.

Ed. de La Martinière, 152 p., 29 €.

À BAS LA CALOTTE !
La caricature anticléricale et la séparation des Eglises et de l'Etat
de Guillaume Doizy
et Jean-Bernard Laloux.

Ed. Alternatives, 160 p., 29 €.

La langue est souvent plus parlante qu'on ne le croit : caricaturer, c'est charger – *caricare* –, donner du poids ou du relief, accentuer, exagérer, parodier et contrefaire, voire ridiculiser. Mais le ridicule ne tue pas et la charge, qui touche, blesse, sape et transgresse sans réellement conclure. Elle joue pourtant un rôle clé, préparant les esprits et conditionnant les lectures, en développant une grammaire propre dont le temps infléchit parfois les règles.

A l'heure où Bertrand Tillier, dont on

n'a oublié ni *La République*, la caricature politique en France (CNRS éd., 1997) ni *La Commune de Paris, révolution sans images ?* (Champ Vallon, 2004), livre un passionnant album *A la charge ! La Caricature en France de 1789 à 2000* (éd. de l'Amateur, 256 p., 38 €), deux ouvrages, complémentaires, expliquent comment l'image de presse a préparé l'opinion à la séparation de 1905, théâtre d'une lutte d'autant plus vive que la presse, libérée par la loi du 29 juillet 1881, se rattrapa sans frein des prudences impératives que lui imposaient les législations précédentes.

Le travail de Michel Dixmier, grand collectionneur s'il en est, Jacqueline Lalouette et Didier Pasamonik, s'il ne fait pas l'impasse sur les images qui traduisent le combat idéologique dès la Restauration, démontre avec science et limpidité comment la caricature de presse relaie, en les déjouant, les clichés de l'imagerie que diffusaient les colporteurs, travaille à la républicanisation et, partant, à la laïcisation des esprits, annonçant en fait la rupture entre les quatre Eglises reconnues par

le Concordat de 1801 et l'Etat. Sans doute l'impact de ces campagnes reste-t-il flou, mais la force expressive, la radicalité et la stupéfiante efficacité des jeux de formes et de sens plaident en faveur de leur pleine réception. Déclinant d'abord une vision chronologique, qui souligne les temps forts de la vie politique de la République de 1875 à 1905, puis, en « album », une analyse thématique, le parcours sait lier la perception nationale aux échos européens du débat. Une aubaine donc.

Moins synthétique mais plus riche d'illustrations (plus du double !), l'étude de Guillaume Doizy et Jean-Bernard Laloux ne concerne que le clan anticlérical. Un déséquilibre moins fâcheux qu'il n'y paraît puisque c'est là, des journaux satiriques (*Le Grelot*, *Le Don Quichotte*...) aux feuilles acquises à la libre-pensée (*Les Corbeaux*, *La Calotte*...), la source des audaces les plus vives, des provocations les plus crues, des interpellations les plus dévastatrices.

Un instantané captivant sur la force idéologique de l'image. ■

PH.-J. C.

L'universel, avantages et impasses

Fabriquer l'universel à la française est simple. Aucun ingrédient, rien à mélanger, pas d'existence concrète à prendre en compte. Une machine à soustraire suffit. Elle gomme particularités, singularités, héritages comme différences. Ne restent que des êtres humains, libres et égaux en droits. Avantages immédiats : la clarté est totale, du moins en apparence. Tous les privilèges sont abolis, en tout cas dans le principe. Enfin personne n'est exclu, puisque par définition aucune exception ne subsiste.

Depuis plus de deux siècles, cette lumineuse invention a connu des usages multiples – les uns glorieux, avec la naissance des républiques, les autres sordides, avec l'habillage des colonialismes. Aujourd'hui, visiblement, elle rencontre ses limites. La machine se grippe, ses effets s'inversent, elle produit des résultats conflictuels.

Un exemple : les textes qu'Alain Badiou rassemble, avec une préface inédite, autour de ce qu'il nomme les « portées du mot "juif" ». L'universel du philosophe se définit bien par l'annulation de toute particularité. Saint Paul proclamait déjà qu'il n'y avait plus ni juif, ni Grec, ni barbare, ni homme, ni femme. Badiou s'y réfère, pour souhaiter qu'il n'y eût plus, au Proche-Orient, « ni arabe ni juif ».

En fait, cette conception purement négative de l'universalité le conduit vite à des affirmations proprement aberrantes. Bien sûr, le texte condamne ce nouvel antisémitisme où dérivent tant de pro-Palestiniens. Mais il accumule aussitôt, avec une haine singulière, les affirmations délirantes sur la « barbarie d'Israël », la relation prétendument

fondatrice de cet Etat à la Shoah ou encore les « complicités historiques entre le Hamas et certains services secrets israéliens » (propos tenus dans un grand quotidien israélien, ce qui est plus facile que dans les journaux arabes...).

La vraie portée du mot « juif », pour Badiou, c'est l'universel. Mais puisque cet universel suppose l'annulation de toute spécificité, le seul vrai juif serait... celui qui se nie ! Ce paradoxe renversant lui fait conclure qu'Israël, se proclamant « Etat juif », ne mérite plus de porter ce nom ! Pis, Israël serait même un « pays antisémite », en raison de son écart envers cette universalité sans contenu

CHRONIQUE
ROGER-POL
DROIT

décritée, par cette pure pétition de principe, identique à ce qui est « juif ».

Les effets ravageurs de ce discours pseudo-universaliste ne se mesurent pas tous dans les sondages ou les publications. Il faut les chercher aussi dans les brisures intimes, les fossés qui se creusent entre amis, les espaces de paroles et de pensée bouleversés par des modifications à la fois microscopiques, radicales et irréversibles. *Les Manifestations*, roman superbe et violent de Nathalie Azoulai, parvient à rendre sensible cette terrible mutation.

Il fut un temps où l'attentat de la rue Copernic et la profanation du cimetière de Carpentras faisaient descendre dans les rues étudiants et syndicalistes, et deux lycéennes, alors inséparables. L'une est de souche, l'autre pas. Elles

deviennent les meilleures amies du monde, au fil des enthousiasmes, idéaux et découvertes de la vie adolescente.

Aujourd'hui est un autre temps : l'une, devenue prof, manifeste contre la guerre en Irak, en évitant de croire dramatiques, dans le cortège, les banderoles « Mort aux juifs ». L'autre, désormais psychanalyste, se retrouve finalement dans la rue avec seulement quelques autres mères juives : son grand fils s'est fait tabasser, sans que la justice parvienne à reconnaître là une agression antisémite.

D'une époque à l'autre, Nathalie Azoulai dépeint la défection progressive de cette amitié, les changements de pensée et d'émotion, les progrès lents de l'indifférence et de la peur, par touches infimes, de geste en geste, de solidarité en déception, de trouble en exaspération.

Ce roman en dit plus que des tonnes d'études sociologiques. Et il le dit mieux. Des deux héroïnes, en effet, celle qui est juive vit désormais, ici même, dans la crainte que le passé ne soit aussi l'avenir. Elle pressent que cet universel abstrait n'est pas un rempart contre la marée. Il contribue même, à présent, au retour du pire.

C'est pourquoi il faut réélaborer cette idée de fond en comble. En attendant, apprendre à se méfier de sa clarté trompeuse. ■

CIRCONSTANCES, 3
Portées du mot « juif »
d'Alain Badiou.
Lignes, 128 p., 14,90 €.

LES MANIFESTATIONS
de Nathalie Azoulai.
Seuil, 320 p., 21 €.

Une monumentale édition de la correspondance de Marie-Antoinette

« Madame ma chère mère... »

Il est passionnant de posséder dans sa totalité, grâce à la belle et éclairante édition d'Evelyne Lever, la correspondance de Marie-Antoinette. Ces lettres se lisent comme un roman, d'abord à cause de la personnalité de sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, ensuite parce que leur présentation par ordre chronologique suffit pour nous confronter au contraste de splendeur et d'horreur, d'éclat et d'es- seulement dont fut marquée la destinée de la reine.

Lorsque l'archiduchesse Marie-Antoinette arrive en France en mai 1770 pour épouser le Dauphin, elle a 14 ans. Son charme lui attire une sympathie immédiate, tant de la part du peuple que de Louis XV, grand-père de son époux. Tout commence comme un conte de fées. Plus tard, en 1775, elle se félicite d'être devenue la reine du plus beau royaume de l'Europe : « *Je sens plus que jamais ce que je dois à la tendresse de mon auguste mère.* » Mais quelle est sa marge de liberté dans un pacte qui fait d'elle le gage d'une alliance politique, et jusqu'à quel point peut continuer de s'exercer la volonté maternelle, cela elle est à jamais incapable de l'évaluer ni d'en décider.

Asservissement entier

Les lettres de la jeune reine à sa mère sont doublées, à son insu, des missives que Mercy-Argenteau, ambassadeur d'Autriche, envoie à sa « *Sacrée Majesté* ». Ne varient ni la formule ni les sentiments d'obéissance. Durant son long séjour auprès de Marie-Antoinette, seul compte le jugement monolithique de la mère. Un asservissement aussi entier répond à l'exigence de Marie-Thérèse. Ses lettres à sa fille sont un modèle de fixité dans la répétition des mêmes conseils sur les devoirs religieux et mondains, les lectures, l'ha-

billement. Pour l'essentiel, cependant, ses ordres portent sur deux points : « *Faites au plus vite un fils* » et « *Soutenez ma politique* ».

Sur le premier, l'anxiété de l'impératrice va croissant : « *L'idée seulement qu'un courrier puisse me porter la nouvelle d'une grossesse me met hors de moi, de consolation et d'impatience* », écrit-elle avec cette vitalité féroce qui la caractérise. Pendant ces huit années d'étreintes inabouties, Marie-Antoinette, qui n'entend parler autour d'elles que de princesses enceintes, s'efforce à la fois de rassurer sa mère et de ne pas céder au désespoir. Mais l'on sent qu'elle n'en est pas loin quand elle avoue envier jusqu'au sort de la duchesse de Chartres, qui vient d'accoucher d'un enfant mort-né... S'agissant de politique, on pourrait croire que l'impératrice, qui a omis de préparer Marie-Antoinette (comme ses autres filles) à cette tâche, le regrette. Nullement. Elle la désire politiquement inerte, sauf pour elle, et Joseph II réprimande sa sœur lorsqu'elle intrigue pour le choix d'un ministre : « *Quelles études avez-vous faites?... Quittez donc toutes ces tracasseries, ne vous mêlez absolument en rien d'affaires.* » Il la renvoie à son ménage.

En effet, c'est uniquement en tant qu'épouse qu'ils attendent d'elle un soutien. Il n'est question que d'exercer un ascendant. Marie-Antoinette, soumise à sa mère, doit obtenir la soumission de son mari. C'est pourquoi Mercy ne

cesse d'enregistrer les preuves de la docilité de Marie-Antoinette. Il note ses pâleurs, ses rougeurs, ses larmes à la lecture des lettres venues de Vienne. Il enregistre de même les signes de l'ascendant pris par la jeune femme sur son mari. Un ascendant qui joue sur la timidité et la honte, la paralysie sexuelle d'un partenaire qui ne se sent exister qu'à la chasse. Qui subjugue qui ? est l'unique question.

A la différence de l'ambassadeur, Marie-Antoinette utilise plusieurs formules pour s'adresser à sa mère. Elle oscille entre « *Madame ma chère mère* », « *Votre Majesté* », « *Ma très chère maman* », « *Sa Majesté* », « *Ma tendre mère* »... De l'une à l'autre, souvent à l'intérieur d'une même lettre, passe la complexité de ses sentiments. Mais il faut aussi prendre en compte ce qui n'entre dans aucune formule : le désir d'échapper au regard maternel (« *Je l'ai épluchée* », déclare Marie-Thérèse à propos de sa fille).

L'intérêt de ces lettres est aussi de nous donner un portrait en creux d'une Marie-Antoinette riieuse, moqueuse, spirituelle, avide de se dissiper – de se soustraire au système de domination. Une Marie-Antoinette qui veut briser le règne de la peur et rêve de lui substituer celui de la tendresse et de l'amour. C'est l'utopie qu'elle poursuit avec ses amis ; c'est l'idéal qu'elle réalise avec ses enfants. « *N'adoptez pas la légèreté française, restez bonne Alle-*

mande », lui ressasse sa mère. Marie-Antoinette la laisse dire. Elle est séduite par la légèreté, et par ceux qui, tel le prince de Ligne, l'incarnent.

Ressources inexplorées

A partir de 1789, ce par quoi Marie-Antoinette a échappé à sa mère, cette légèreté qui lui a tant déplu, disparaît. La mort de son fils aîné, l'abandon de Versailles, le chaos révolutionnaire révèlent en elle des ressources inexplorées. Ce volume, en nous livrant les lettres entre la reine et Barnave, d'une part, et celles, simultanées, à Fersen et Léopold II, nous procurent un témoignage et de son énergie infatigable et de son ancrage dans une vision inculquée par Marie-Thérèse, qui, en guise d'enseignement, se contentait de diviser le monde entre le parti de la vertu (le sien) et celui des méchants (l'ennemi). Ainsi Marie-Antoinette réunit indistinctement tous les opposants à la monarchie absolue sous les termes de « *rebelle* », « *bandits* », « *monstres* », « *scélérats* » avec ce même fanatisme qui faisait dire à l'impératrice, lors d'une éruption du Vésuve, que « *la populace* » était bien plus dangereuse qu'un volcan. Ce serait donc la voix de l'impératrice, tour à tour caressante et grondante, profondément dissimulatrice et toujours effrayante, qui finalement s'imposerait ? D'une certaine façon, oui. Pour le malheur de l'aveuglement politique de Marie-Antoinette et pour la force de son héroïsme.

CHANTAL THOMAS

Signalons également la réédition chez Fayard, dans la nouvelle collection « Les Indispensables de l'histoire », de deux biographies d'Evelyne Lever, *Louis XVI* et *Marie-Antoinette*, rassemblées en un seul volume : *Les Dernières Noces de la monarchie* (1 008 p., 20 €).



MARIE-ANTOINETTE, CORRESPONDANCE (1770-1793), édition établie et présentée par Evelyne Lever

Tallandier, 912 p., 35 €.

Etude des fraternisations dans les tranchées

Instants pacifiques

FRÈRES DE TRANCHÉES

de Marc Ferro, Malcolm Brown, Rémy Cazals et Olaf Müller. Perrin, 272 p., 20 €.

Le *Joyeux Noël* de Christian Carion aura eu le mérite de faire discuter des fraternisations du premier conflit mondial : contrairement aux propos rapides que l'on peut lire à l'occasion de la sortie du film, les trêves, accords tacites et autres « *petits gestes de non-agression* » sont des pratiques répétées de la guerre des tranchées sur les différents fronts. Les fraternisations de Noël 1914, faites de rencontres dans le no man's land autour d'un verre ou de tabac et de nourriture, eurent une ampleur particulière sur le front anglo-allemand, mais ces moments de contacts pacifiques ont existé avant et après, jusqu'en 1918.

Dans les secteurs calmes, on comprend qu'ait pu s'instaurer aisément un « *vivre et laisser vivre* » – pour reprendre les termes de l'historien Tony Ashworth – de part et d'autre de la ligne de front. Ces épisodes étaient connus, et largement étudiés par les chercheurs anglo-saxons, mais il manquait assurément un ouvrage en français qui en retrace l'histoire à partir d'enquêtes de première main. *Frères de tranchées* est donc une pierre historiographique d'importance puisque le volume répare cette lacune en proposant quatre contributions qui croisent les points de vue russe (Ferro), anglais (Brown), français (Cazals) et allemand/italien (Müller), sans négliger la mémoire, souvent compliquée, de ces temps de répit. Toutes les pratiques ici mises en lumière témoignent au final d'« *une grande capacité de résistance au discours belliqueux* ».

NICOLAS OFFENSTADT

Les intrigues singulières de Karin Alvtegen : quand l'horreur naît de l'irrationnel et de la crainte

Sous l'empire de la peur

Un animal effrayé est dangereux, il en va de même des humains. Les romans de Karin Alvtegen traitent de la peur et à ce titre sont considérés comme des thrillers. Son premier roman traduit en français, *Recherchée* (Plon, 2003 et « Points » Seuil), lui a même valu en Suède le prix du Meilleur roman policier nordique en 2000 et on la compare souvent à Liza Marklund ou à Henning Mankell, deux grandes figures du polar suédois, bien qu'elle soit très différente de l'un comme de l'autre. Pas de détective chez elle comme la brillante journaliste Annika Bengtson de Liza Marklund, pas de policier tourmenté comme le Kurt Wallander d'Henning Mankell, simplement des gens ordinaires pris dans les situations les plus banales de la vie courante, mais qui sont tous tenaillés par l'angoisse d'être trahis, mal aimés, incompris.

Il est fréquent dans les romans noirs de considérer que la peur est l'apanage des victimes face aux dangers qui les menacent, tandis que la haine ou la folie destructrice est exclusivement du côté des bourreaux.

TRAHIE (Svek)

de Karin Alvtegen
Traduit du suédois par Maurice Etienne, Plon, 260 p., 18 €.

Ce que Karin Alvtegen s'applique à démontrer c'est que, non seulement la peur provoque des conduites aberrantes, mais qu'elle peut souvent entraîner des comportements criminels. La distinction entre les « bons » et les « méchants » s'en trouve abolie, et l'intrigue, parfaitement amoral, ne peut plus laisser espérer que chacun au final soit rétribué selon ses mérites. « *Il n'existe ni châtiments ni récompenses, uniquement des conséquences logiques* », affirme la phrase placée en exergue de *Trahie*, qui est tout simplement l'histoire d'un divorce.

Eva a tout pour être heureuse, un mari charmant, un fils adorable, une carrière professionnelle que tous lui envient, un pavillon presque complètement payé en bordure de la forêt. Pourtant une simple remarque laconique suffit à la faire basculer dans la terreur, quatre mots prononcés par son mari en réponse à une question concernant leur avenir commun : « *Je ne sais pas.* » Elle découvre alors que



Karin Alvtegen. ULLA MONTAN

son mari a une liaison avec une jeune femme qui s'avère être l'institutrice de leur fils. Prise de panique à l'idée d'être trahie, elle décide de se venger, mais la peur lui inspire des stratégies délirantes qui vont se retourner contre elle. Dans sa croisade vengeresse, elle croise la route de Jonas, un jeune homme exemplaire qui veille avec dévouement sur la femme qu'il aime, plongée dans un coma profond à la suite d'un accident. Il se rend chaque jour à l'hôpital à son chevet pour lui parler, suscitant à la fois l'admiration et un cer-

tain agacement de la part du personnel soignant.

En réalité, Jonas est encore plus fou qu'Eva, accablé par des troubles obsessionnels, traumatisé par une enfance tumultueuse, hanté lui aussi par l'idée d'être trahi, et bien décidé à faire en sorte que cela ne se produise plus jamais. L'analyse d'un cas clinique prend le pas sur les péripéties d'une intrigue policière dont les rebondissements sont réduits au strict minimum. L'effet n'en est que plus saisissant. Karin Alvtegen donne l'impression de

raconter une expérience menée en laboratoire. Peu ou pas de descriptions, des dialogues concentrés à l'extrême comme les sept mots « *je ne veux plus te voir ici* » qui scellent le destin de Jonas ou le « *je ne sais pas* » du mari d'Eva, qui constituent les premiers mots du roman. L'auteur avoue qu'elle fait grand usage de toute une littérature spécialisée en psychologie et neurologie au moment d'écrire ses livres, cherchant à mettre en évidence une part animale du cerveau humain, un vieux fonds de terreurs tapies dans des circonvolutions oubliées mais toujours prêtes à se réveiller, à la première alerte.

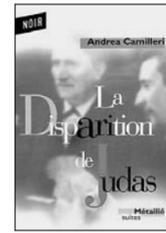
Nostalgie du cocon

Il y a chez Karin Alvtegen la nostalgie de la famille qui serait le cocon idéal où chaque individu pourrait se sentir en parfaite sécurité, à l'abri des agressions du monde extérieur, quand on sait qu'elle est bien souvent le lieu privilégié des affrontements en tous genres. « *Mes parents s'interrogent beaucoup sur mes livres. Ils ne comprennent pas très bien que je puisse écrire de telles choses* », confie-t-elle. La romancière vient d'une famille unie et garde le souvenir rayonnant de la figure d'une grand-tante sensible et généreuse, l'un des plus célèbres auteurs de la littérature enfantine : Astrid Lindgren.

Même si le contexte social n'est que légèrement esquissé, juste assez pour les besoins de l'intrigue, on perçoit aussi bien dans la sphère professionnelle que familiale « *le goût de la perfection typiquement suédois* », cette conviction que tous les conflits peuvent être résolus par une saine discussion entre gens bien éduqués. C'est particulièrement vrai de l'institution scolaire, grande consommatrice de réunions où le moindre problème, en l'occurrence celui du comportement amoureux de l'institutrice, doit faire l'objet d'un débat raisonnable entre parents et enseignants. C'est faire peu de cas de l'irrationnel et de la crainte encore renforcée de ne pas être à la hauteur d'un consensus social particulièrement exigeant. Eduqués ou pas, les personnages de Karin Alvtegen, travaillés par des terreurs ancestrales, évoluent dans un monde sauvage où l'homme est un loup pour l'homme, où l'agneau lui-même n'est jamais totalement inoffensif. ■

GÉRARD MEUDAL

ZOOM



LA DISPARITION DE JUDAS, d'Andrea Camilleri. Le père du désormais célèbre commissaire Montalbano aime plonger

dans le passé de sa Sicile natale, à la recherche d'histoires énigmatiques capables d'éclairer la réalité de sa terre et de ses habitants. Dans *La Disparition de Judas*, il aborde un fait divers qui, en 1890, dans le village de Vigata, troubla la représentation de la passion du Christ du vendredi saint. Ce soir-là, le comptable Pato, un homme respecté et sans histoires, qui jouait le rôle de Judas, disparut sans laisser de traces. Fuite ?

Assassinat ? Amnésie ? L'enquête et les rumeurs sur cette étrange disparition sont au centre de ce roman où l'écrivain sicilien s'efface derrière la reconstitution de documents d'époque (articles de journaux, procès-verbaux d'interrogatoires, messages anonymes, etc.), selon un procédé qu'il avait déjà utilisé pour *La Concession du téléphone*. Avec ironie et talent, Andrea Camilleri fait revivre tout un monde avec ses ombres et ses lumières. *F. Ga.* Traduit de l'italien par Serge Quadrupani, Métailié, 249 p., 9 €.

LA QUATRIÈME RÉVÉLATION

d'Olivier Delorme
Enfin une variante originale du *Da Vinci code* ! L'enjeu est le même : déchiffrer un message qui bouleverse l'histoire religieuse officielle, en l'occurrence des manuscrits retrouvés dans un monastère grec et rédigés dans un code constitué de symboles phalliques. Le tout révélant la face cachée de la vie de saint Paul. Le véritable fondateur du christianisme, et responsable de deux mille ans d'homophobie dans les sociétés chrétiennes, aurait été un homosexuel honteux qui cachait ses tendances sous ses violentes condamnations de l'homosexualité. Un « *Da Vinci code gay* », en somme, plus ancré dans la réalité sociale contemporaine puisque le déchiffreur du code est un juge parisien de la brigade financière aux prises avec des politiciens véreux et des catholiques intégristes. *G. Me.* H & O, 380 p., 23 €.

Un roman noir de Franck Thilliez

Ni coupables ni innocents

LA CHAMBRE DES MORTS

Franck Thilliez.
Le Passage, 320 p., 15 €.

Un monstre psychopathe qui semble une réincarnation de l'ogre des terreurs enfantines, une jeune femme brigadier de police qui se lance sur sa piste en essayant avec bien des difficultés d'établir le profil d'un criminel atypique, des enlèvements d'enfants dont les motivations paraissent inexplicables ; tous les éléments d'un thriller classique sont ici réunis

avec en prime une trouvaille qui fait toute la différence : l'introduction accidentelle dans le tableau de deux personnages qui ne comprennent rien à une affaire où seule une malchance tenace les a embarqués.

Sylvain et Vigo sont au chômage depuis six mois après avoir été licenciés par l'entreprise Vignys industries installée à Dunkerque. Une nuit, ils se livrent à une opération commando en allant couvrir de tags ven-geurs les murs de leur ancienne usine puis, pour compléter cette

séance de défilage, ils se livrent à un rituel qui consiste à lancer leur voiture, tous feux éteints, dans une longue ligne droite du côté d'un champ d'éoliennes près d'une zone industrielle désaffectée et de battre un record de vitesse. Griserie assurée et sans grand danger dans cet endroit parfaitement désert.

Paumés pervers

Pourtant cette nuit-là un piéton traversait, pressé lui aussi. Ils l'ont tué. Ils avaient bu quelques bières, étaient manifestement en infraction avec le code de la route et venaient de commettre un acte de vandalisme. Que faire ? Appeler la police et tenter de s'expliquer ou faire disparaître le cadavre ? Leur décision est vite prise quand ils découvrent auprès de la victime un sac de sport contenant une véritable fortune. Ni totalement coupables ni totalement innocents, coincés entre marteau et enclume, entre la police et l'incarnation du mal absolu, paumés pervers mais attachants, ils sont le grain de sable qui fait dérailler la mécanique trop prévisible de l'enquête et font l'originalité de ce roman noir qui est en même temps un hymne à la région du Nord dont l'auteur est originaire. ■

G. ME.

Une furieuse histoire de folie douce de James Crumley

Hémoglobine sur ordonnance

Avec pour épouse une brillante avocate et pour plus proche ami un psychanalyste, C. W. Sughrue, le privé de James Crumley n'a pas besoin d'ennemis. Il n'en manque pas pourtant, en premier lieu la police de Missoula, dont quelques représentants éminents se sont jurés d'avoir sa peau et une gamme étendue de maléfiques qui vont des bandits mexicains à la mafia ukrainienne en passant par des échantillons assez impressionnants de psychopathes locaux.

Mais le pire danger ne vient pas d'où l'on croit. Le jour où William MacKinderick, son copain psychiatre, lui demande un service, C. W. Sughrue a de bonnes raisons d'hésiter. Il lui a déjà sauvé la mise autrefois dans une histoire de faute professionnelle, mais il y a laissé des plumes, ou plutôt il a récolté quelques plombs. Cette fois le médecin qui enregistre et conserve dans son ordinateur les séances d'analyse des sept patients qu'il suit a la conviction que ses fichiers ont été piratés.

L'histoire tourne vite au cauchemar, les morts se succèdent toutes plus spectaculaires les unes que les autres, une femme meurt d'hémorragie après s'être tranché la main à la scie électrique, une autre parvient à se décapiter dans des

flots d'hémoglobine, ça cogne, ça fouette, ça saigne. On dirait que James Crumley jette à pleine brassée des pétards dans une sorte de bouquet final. L'enquête, commencée dans le Montana, finit par impliquer le FBI, la CIA, pour se terminer en Ecosse, ce qui somme toute est assez logique compte tenu de la quantité

de whisky ingurgitée à chaque page. James Crumley pousse le goût du pastiche jusqu'à introduire dans cet univers débridé de psychopathes transsexuels, de handicapés sadiques et de gorilles sanguinaires, deux chats enquêteurs, tout droit sortis d'un roman de Lilian Jackson Braun, qui viennent apporter au dur à cuire de service la preuve que sa femme le trompe. Bien sûr la vraisemblance en prend un coup mais le lecteur s'amuse furieusement à cette histoire

de folie douce où l'auteur semble tirer d'un seul coup toutes ses cartouches. ■



FOLIE DOUCE (The Right Madness)

de James Crumley.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Patrice Carrer, Fayard « Noir » 490 p., 20 €.

re de folie douce où l'auteur semble tirer d'un seul coup toutes ses cartouches. ■

G. M.

Salon du livre de Montréal

L'édition québécoise à l'heure de la concentration

À u Salon du livre de Montréal, qui s'est tenu du 17 au 21 novembre, Alexandre Jardin aurait pu faire un tabac avec *Le Roman des Jardins* (Grasset). Mais il s'est fait voler la vedette par deux stars « locales », Bryan Perro et Nathalie Simard. Le premier, auteur de la série fantastique *Amos Daragon*, était assailli par des adolescents en mal d'autographes, alors que la seconde, ex-chanteuse, l'était par les plus grands pour *Briser le silence*, où l'auteur, Michel Vastel, raconte sa jeunesse gâchée par des agressions sexuelles répétées de la part de son imprésario, aujourd'hui sous les verrous.

A en juger par la place qu'occupe la manifestation, deuxième salon francophone au monde, le livre québécois ne semble pas avoir perdu de sa vitalité. Entre une littérature de jeunesse désormais mature et une montagne de guides pratiques ou de romans populaires, certains tirent leur épingle du jeu, qu'il s'agisse d'une plongée dans le sombre univers salvadorien d'Horacio Castellanos Moya (*L'Homme en armes*, Les Allusifs), du troisième roman d'Alexandra Larochelle, ou d'un best-seller féministe (*La Vie en rose*, hors série) !

Le Québec publie beaucoup (5 000 livres par an), compte tenu de l'étroitesse de son marché. Certains arrivent à dénicher la perle rare : ainsi André Vanasse, à la tête de la maison littéraire XYZ, a eu son « cadeau des dieux » avec Yann Martel, dont il a publié en 2003 la traduction de *Life of Pi*, Booker Prize un an plus tôt. Ce roman a été vendu depuis à 4 millions

d'exemplaires dans le monde, dont 100 000 au Québec.

Du prochain Salon du livre de Paris, en mars 2006 – qui sera dédié à la francophonie –, les Québécois ne parlent guère encore, sinon pour dire qu'ils y seront plus présents. D'ailleurs, les éditeurs ont d'autres chats à fouetter depuis l'annonce, le 12 octobre, de l'acquisition de Sogides, éditeur majeur (3 900 titres au catalogue) et premier distributeur de livres (avec les messageries ADP), par le géant des communications Quebecor. Peu après, celui-ci signait un accord à long terme avec le français Editis, lui-même partenaire de longue date d'ADP, pour « accroître la diffusion de leurs fonds respectifs sur les marchés européens et canadiens et ouvrir une nouvelle passerelle de diffusion des deux côtés de l'Atlantique ».

Règles de la concurrence

Le Bureau canadien de la concurrence étudie actuellement les implications de la transaction Quebecor-Sogides. Il pourrait exiger que l'offre d'achat exclue certaines activités de Sogides (comme les guides pratiques) pour respecter les règles de la concurrence. Avec son distributeur Québec-Livres, six maisons d'édition et quatorze librairies, Quebecor domine déjà une bonne part du marché. Avec Sogides, « nous aurons 26 % de celui de la distribution et 15 % de l'édition. On est loin du monopole », clame Luc Lavoie, porte-parole de Quebecor. La concentration est certes moindre qu'aux Etats-Unis ou en France, mais, dans certains segments très lucratifs (guide pratique, roman populaire), Quebecor s'octroierait en fait 75 % du marché.

Le président du Salon de Montréal, René Bonenfant, ne voit pas d'un mauvais œil « cette fusion qui va renforcer le marché », mais il croit que « les maisons d'édition les plus fragiles pourraient en souffrir ». L'éditeur Michel Brûlé (Les Intouchables), qui remporte au Québec comme à l'étranger un succès phénoménal avec *Amos Daragon*, traduit en dix-huit langues, estime que « c'est du pareil au même, avec deux gros joueurs qui s'unissent. L'important n'est pas d'être gros mais de vendre des livres ». D'autres sont plus inquiets. Brigitte Bouchard, qui mène tranquillement la barque des Allusifs – 37 titres au catalogue, composé de courts romans d'auteurs consacrés ou inconnus de toutes origines –, dénonce ce « monstre tentaculaire qui emprunte la voie commerciale plutôt qu'une ligne éditoriale ». L'universitaire Jacques Michon s'interroge aussi dans le numéro de novembre de *Livre d'ici*, mensuel de l'édition québécoise, sur « le tournant » que celle-ci semble prendre avec une fusion qui pourrait « compromettre le fragile équilibre des forces dans le petit monde de l'édition ». Le plus grave, note Gaston Bellemare, président de l'Association des éditeurs de livres, c'est que la « convergence édition-médias » qui permet déjà à un groupe comme Quebecor d'utiliser ses journaux ou ses chaînes de télévision pour faire la promotion d'un livre maison risque fort de s'accroître. André Vanasse est plus optimiste : « Les grosses baleines ont toujours besoin de manger de petits poissons. La recette pour survivre est de ne pas trop grossir pour ne pas aiguiser les convoitises. » ■

ANNE PÉLOUS

ÉDITION

Le 14^e Salon francophone du livre, du disque et du multimédia, qui s'est tenu à Beyrouth du 10 au 20 novembre, est, après les salons de Paris et de Montréal, la plus importante manifestation francophone dans le domaine du livre. L'ambassade de France, tout en insistant sur la nécessaire manifestation de la solidarité francophone, avait renforcé les mesures de sécurité, en raison du contexte politique. Cela explique sans doute la légère baisse de la fréquentation : 80 000 visiteurs au lieu des 90 000 en 2004. 70 exposants et 80 écrivains, dont 50 français, étaient présents dans la capitale libanaise. Le prix Phénix a été attribué à Olivier Germain-Thomas pour *Un matin à Byblos* (éd. Le Rocher) et à Charif Majdalani pour *Histoire de la grande maison* (Seuil). Une nouvelle

récompense, le prix Cadmous, a été attribué à Yasmine Ghata pour *La Nuit des calligraphes* (Fayard).

Prix. André Trapiello a reçu le **prix Madeleine Zepter**, pour *A la mort de Don Quichotte* (Bouchet-Chastel). Les **prix Chateaubriand-La Vallée-aux-Loups** viennent d'être attribués : le **prix Histoire** est revenu à Olivier Pétré-Grenouilleau, pour *Les Traités négrières* (Gallimard), et le **prix du romantisme** à Max Milner, pour *L'Envers du visible* (Seuil). Le **prix Fénéon** a été décerné à Hafid Aggoune, pour *Les Aveniris* (éd. Farrago). Edouard Cortès et Jean-Baptiste Flichy sont les lauréats du **Prix des explorateurs**, pour *Paris-Saïgon* (Presses de la Renaissance). Stéphane Audeguy a reçu le **Prix du style** pour son premier roman, *La Théorie des nuages* (Gallimard).

AGENDA

LES 25 ET 26 NOVEMBRE.

KIERKEGAARD. A Paris, colloque « Kierkegaard et la critique du religieux » proposé par Jacques Message et Flemming Fleinert-Jensen (à 9 heures, à la Maison du Danemark, 142, avenue des Champs-Élysées, 75008 ; rens. : 03-44-40-05-19).

LES 25, 26 ET 27 NOVEMBRE.

NIZAN. A Paris, à l'occasion du centenaire de la naissance de Paul Nizan, colloque organisé par le Groupe interdisciplinaire d'études nizaniennes (GIEN) (à 9 h 15 le 25, 9 h 45 le 26 et 10 h 15 le 27, au lycée Henri-IV).

LE 25 NOVEMBRE.

ROUQUETTE. A Montpellier, hommage à Max Rouquette, rendu par l'Association des amis du journal *L'Humanité* et le réseau Langues et cultures de France (de 18 à 20 heures,

salle Rabelais, Esplanade-Montpellier ; rens. : www.cardabelle.fr/max-rouquette.htm).

LES 25 ET 26 NOVEMBRE.

ARON. A Paris, à l'École normale supérieure, tenue du colloque « Raymond Aron : genèse et actualité d'une pensée politique », avec notamment, en intervenants, Serge Audier, Michel Murat et Frédéric Worms (à 13 h 30 le 25 et 9 h 30 le 26 ; 45, rue d'Ulm, 75005, salle Dussane).

LE 29 NOVEMBRE.

INÉGALITÉS. A Paris, à l'Unesco, en préambule au Salon du livre et de la presse jeunesse à Montreuil, colloque « Culture et inégalités culturelles en France et au Brésil » organisé par le CLPJ de la Seine-St-Denis (à 8 h 45, 7, place Fontenoy, 75007 ; rens. et rés. obligatoire : 01-55-86-86-63).

Les troisièmes rencontres internationales de Saint-Nazaire

Une vingtaine d'écrivains évoquent la genèse de leurs « monuments de papier »

Une vingtaine d'écrivains français, sud-africains, roumains, venus d'Amérique du Nord ou du Sud, de Cuba, d'Espagne ou des Pays-Bas se sont rendus à Saint-Nazaire entre le 17 et le 20 novembre à l'initiative de la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs (MEET) pour la troisième édition de la manifestation littéraire intitulée « Meeting », sous la houlette du romancier Patrick Deville.

Directeur littéraire de la MEET, Patrick Deville explique que cette maison a été créée en 1987 et rappelle que, jusqu'à la deuxième guerre mondiale, nombre d'écrivains comme Vladimir Nabokov, Paul Nizan ou Antonin Artaud sont passés par Saint-Nazaire lorsqu'ils s'embarquaient pour La Havane ou Vera Cruz et qu'avec la disparition des grands paquebots l'idée avait surgi de construire des « monuments de papier », idée qui a immédiatement séduit le maire, Joël Batteux. Et la mairie soutient toujours la Maison.

Toute l'année, celle-ci accueille donc un écrivain dans un grand appartement, au dernier étage de l'édifice. « Une vue magnifique sur le port, surtout la nuit », commente l'actuel occupant, le romancier écossais John Burnside. « La solitude d'un gar-

dien de phare », ajoute Patrick Deville. Les locataires sont choisis par un comité technique, mais de plus en plus la réputation du lieu fait que les candidatures spontanées se multiplient.

Depuis 1997, la MEET a développé deux nouvelles activités, une revue bilingue et un prix pour la jeune littérature latino-américaine. La construction du *Queen-Mary II* a été l'occasion de publier un beau livre, avec quelque 250 photos en couleur et la contribution en trois langues – français, espagnol, anglais – de six écrivains autour de Patrick Deville, alors que, « pour la troisième fois en moins d'un siècle, on construisait ici le plus grand paquebot du monde ». L'argent du livre a permis d'organiser les rencontres de Meeting.

Dès le TGV, le ton était donné. Dans le magazine de la SNCF, on pouvait lire un article consacré aux dessous de l'édition, en particulier aux prix littéraires. A l'appui de ses dires, le journaliste interrogeait un écrivain qui préférait que son nom n'apparaisse pas et un éditeur qui voulait garder l'anonymat. Quel monde étrange et paradoxal où ceux qui écrivent et éditent sont sous l'emprise d'une telle terreur qu'ils ont peur de s'exprimer ouvertement...

Les écrivains présents à Saint-Nazaire ont relevé le défi et n'ont pas hésité à discuter entre eux et avec le public sur le thème imposé : « L'invention du livre », le transformant parfois en figures libres, au désespoir des animateurs.

Ainsi, le Brésilien Bernardo Carvalho a affirmé à haute et ironique voix qu'il détestait ce genre de rencontres parce qu'il considérait qu'un écrivain n'était « pas plus intéressant qu'un boucher ». De son côté, Christian Garcin, à qui l'on demandait pourquoi l'un de ses livres parlait de la natation sous-marine, a répondu : « Parce que j'ai immédiatement pensé à Kafka », ajoutant, devant la stupeur de son auditoire : « A Kafka, en train de nager. »

Lectures bilingues

Interrogé sur l'invention du personnage, l'Espagnol José Manuel Fajardo a raconté qu'il en avait eu un qui tenait absolument pour mourir, bien qu'il ait eu pour lui de beaux projets d'avenir. Il s'est vengé en en faisant le héros d'un nouveau livre.

Face à lui, le Chilien Sepulveda expliquait que, pour sauver un personnage qui s'était mis en mauvaise posture à Mexico, ville qu'il connaissait trop mal pour pouvoir l'aider, il a dû fai-

re appel à son ami mexicain Paco Ignacio Taibo II, qui lui a prêté un de ses héros, le temps d'une mission de sauvetage.

Durant ce marathon de quatre jours qui a tenu l'assistance en haleine, les lectures bilingues ont exercé une évidente fascination sur le public. Les écrivains invités qui lisaient dans leur langue, comme le Hollandais Adrian van Dis, l'Américain Jerome Charyn ou la Sud-Africaine Antje Krog, se sont révélés d'extraordinaires lecteurs dotés d'une telle puissance dramatique que le comédien qui lisait la traduction paraissait presque à contre-emploi.

Une pause a permis d'applaudir les lauréats du prix Laure-Bataillon, l'écrivain égyptien Gamal Ghitany et son traducteur Khaled Osman pour *Le Livre des illuminations* (Seuil), ainsi qu'Yvan Mignot pour sa traduction des *Œuvres en prose et en vers* de Daniil Harms (éd. Verdier).

Enfin, clou de la manifestation, l'assistance a pu apercevoir, le temps d'une coupe de champagne, la reconstitution du bar du *Normandy*, l'un des joyaux de l'Escal'Atlantic, l'ancienne base sous-marine de Saint-Nazaire, ouvert pour l'occasion. ■

MARTINE SILBER

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURES

L'Ame des riches, d'Agustina Bessa-Luis (éd. Métailié).

J'apprends, de Brigitte Giraud (Stock).

Fenêtres de Manhattan, d'Antonio Muñoz Molina (Seuil).

Neige, d'Orhan Pamuk (Gallimard).

Chroniques américaines, de Daniel de Roulet (Bouchet-Chastel).

Koman sa sécrî émé, d'Annie Saumont (Julliard).

Le Vieux Jardin, de Hwang Sok-yong (Zulma).

ESSAIS

La Fin de l'impossible. Deux ou trois choses que je sais de Gary,

de Paul Audi (éd. Christian Bourgois).

Deleuze et la psychanalyse,

de Monique David-Ménard (PUF).

Le Complot. L'histoire secrète des « Protocoles des Sages de Sion », de Will Eisner (Grasset).

Le Traître, d'André Gorz (Gallimard, « Folio-Essais »).

Anciens, modernes, sauvages, de François Hartog (éd. Galaade).

Mélancolies, de l'Antiquité au XX^e siècle,

d'Yves Hersant (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).

Vers une Europe syndicale, d'Anne-Catherine Wagner (éd. du Croquant).

Kenzaburô Oé

« Les mots restent gravés à jamais »

Prix Nobel de littérature en 1994, l'écrivain japonais publie ces jours-ci chez Gallimard « Le Faste des morts ». « Le Monde » l'a rencontré chez lui, à Seijo, dans la banlieue de Tokyo.

Il y a une dizaine d'années, vous aviez annoncé que vous renonciez au roman. Pourquoi êtes-vous revenu sur cette décision en écrivant successivement Saut périlleux (1999) puis une trilogie dont le dernier tome, Adieu mon livre, vient de paraître au Japon (1) ?

A l'approche de 60 ans, je me suis aperçu que, depuis l'époque où j'étais étudiant, j'avais écrit des romans et que toute ma vie avait été centrée sur l'écriture. J'ai pensé qu'en arrêtant je pourrais réfléchir sur ce qu'a été l'essence de mon existence et préparer ainsi l'hiver de ma vie. La mort, en 1996, de mon ami le compositeur Toru Takemitsu, m'incita à me demander si un jour nous nous rencontrerions dans l'au-delà et qu'il m'interroge sur ce que j'avais fait de ma vie, ce que lui je répondrais. Et j'ai commencé à lire, à lire du matin au soir. Puis la disparition d'autres amis chers m'a ramené vers le roman. L'écriture de cette trilogie a occupé les cinq dernières années de ma soixantaine. *L'Enfant échangé*, le premier de la trilogie, a été écrit à la suite du suicide de mon ami d'enfance et beau-frère, le cinéaste Juzo Itami, en 1997 (2). Dans le suivant, *L'enfant au triste visage*, je reviens à travers un écrivain qui lit Cervantès sur le thème de *L'Enfant échangé*. Le dernier est inspiré par le poète et dramaturge anglais Thomas Eliot et plus particulièrement les *Quatre quatuors*, poèmes sur l'expérience dans le temps et au-delà du temps. J'ai toujours aimé cette œuvre, mais je crois l'avoir comprise pour la première fois.

Pendant les années où vous n'avez pas écrit de roman, qu'avez-vous fait ?

J'ai lu Spinoza. J'ai été fortement influencé par le Sartre de *L'Imaginaire*. Et la lecture, un peu par hasard, du livre de Gilles Deleuze et Spinoza. *Philosophie pratique* m'a replongé dans *L'Éthique*. Spinoza attribue la pensée fautive à la force de l'imagination. Une idée qui m'a contraint à réfléchir sur moi-même car toute ma vie a été habitée par l'imagination. C'est au moment où j'étais plongé dans cette démarche spinoziste de l'homme perçu comme un être moins de connaissances que de désirs, entraîné dans la perpétuation de son existence – le concept de « conatus » selon lequel « chaque chose s'efforce de persévérer dans son être » – que Juzo Itami s'est suicidé. La disparition de l'ami d'enfance m'a soudain fait ressentir la présence de la mort, la possibilité pour moi aussi de mettre fin à mes jours. Se détruire soi-même est l'antithèse de la « persévérance dans son être ». La libre joie que je trouvais chez ce philosophe m'a cependant permis de surmonter cette crise. Mais, en même temps, je prenais conscience qu'en lisant *L'Éthique* du matin au soir je finissais par aller à l'encontre de cette « persévérance dans l'être » et que je me détruisais à petit feu. Alors, je me suis remis à l'écriture...

Comment travaillez-vous ? Comment le roman vient-il à maturation ?

En lisant. Je ne mets pas très longtemps à imaginer l'intrigue, les personnages. Mais le style est le fruit d'une lente maturation au fil de détours par des lectures. C'est par ce travail que commence à se forger le style du roman auquel je pense. Je lis surtout des poètes étrangers. Parfois, pour m'en pénétrer, il m'arrive de recopier des textes. Pour *Adieu mon livre*, ce fut Eliot. Cet auteur a accompagné ma vie depuis l'université, mais il a fallu attendre soixante ans pour que je puisse y trouver une émulation.

Un autre auteur joue un rôle déterminant dans votre cheminement, le Français Pierre Gascar.

Oui. J'étais à l'université quand je l'ai lu

dans la traduction de mon maître Kazuo Watanabe. Ce n'est que plus tard que j'ai compris combien j'avais été influencé par son recueil de contes, *Les Bêtes* (3) et l'expression « l'immense communion » qu'il emploie. Les mots qui nous ont frappés lorsque nous étions jeunes restent gravés à jamais dans la mémoire. Aujourd'hui, je mesure le croisement qu'il y a chez moi entre la pensée d'Eliot et celle de Pierre Gascar. La communion, c'est-à-dire l'acte de partager, est sans doute l'acte le plus noble chez l'homme. J'essaie d'y réfléchir dans la dernière partie de *Adieu mon livre*.

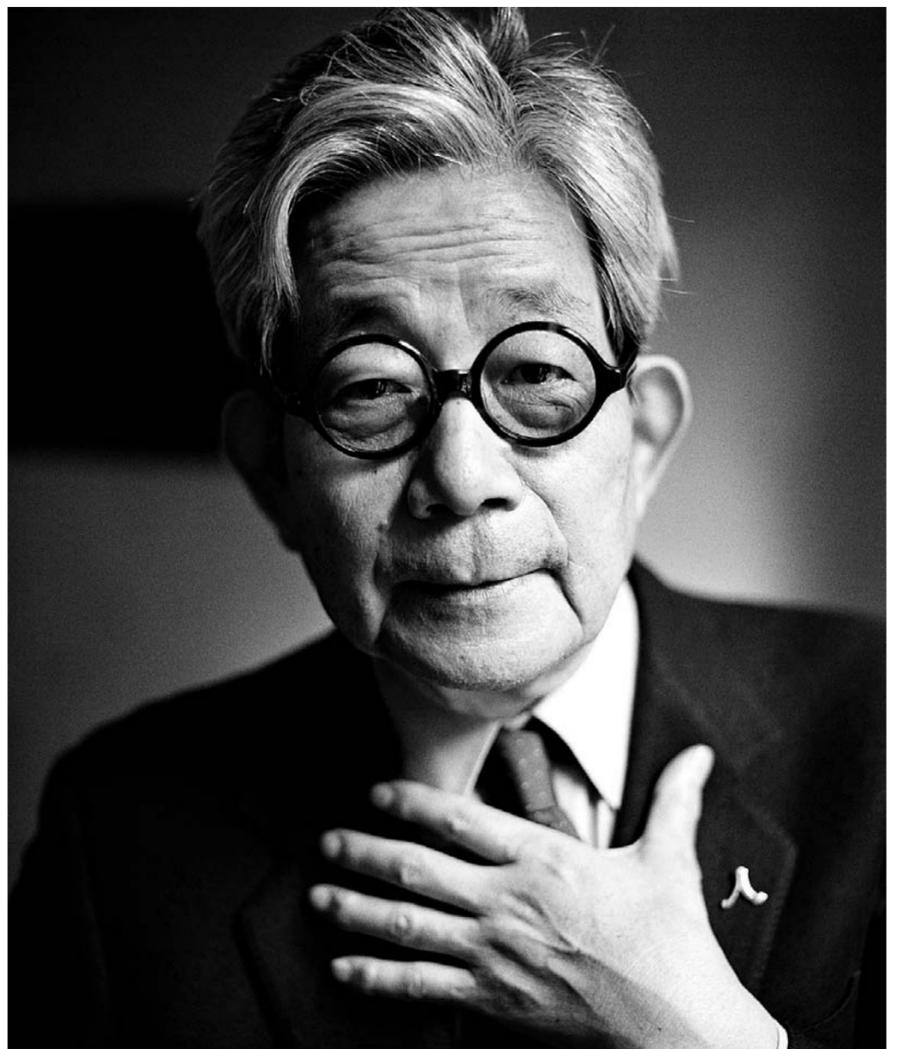
Vous évoquez le vieillissement. Que signifie pour vous le fait de vieillir ?

Sans doute, au soir de sa vie, la « persévérance dans son être » dont parle Spinoza s'affaiblit-elle. Du moins c'est ce que je ressens. Si l'on prend l'exemple de Yukio Mishima, qui est un peu mon antithèse par les idées qu'il défendait (dogme de l'empereur symbole de pérennité culturelle) et qui a mis fin à sa vie (il s'est suicidé en 1970 à l'âge de 45 ans), je pense qu'il y avait une double raison à son acte. Tout d'abord, les limites d'un style qui n'a jamais évolué au fur et à mesure des étapes de sa vie. Même s'il avait vécu, il n'aurait jamais été un Junichiro Tanizaki qui, lui, avait su faire évoluer son écriture au fil de l'écoulement du temps. Ensuite, Mishima était hanté par la fin de Thomas Mann, blessé, meurtri. Un sort qui lui semblait insupportable. Pour moi, vieillir, c'est accepter l'attente de la mort comme le point extrême d'un processus continu. Cette acceptation ne signifie pas passivité. Comme Eliot dans un de ses poèmes, je pense qu'il ne faut pas attendre du vieil homme la sagesse, mais au contraire la « folie » au regard du sens commun, une sorte d'irrévérence pour l'ordre établi. La définition de l'œuvre ultime (*Later work*) chez

Biographie

Prix Nobel de littérature 1994, Kenzaburô Oé reste, à 70 ans, une conscience discrète de son époque. Homme à la fois paisible et tourmenté, il sait utiliser à bon escient sa renommée pour rappeler ce que l'on est en droit d'attendre d'un intellectuel : indignation et irrévérence à l'égard des « vérités » du jour. Né dans l'île du Shikoku, il reste une figure solitaire en dépit d'une œuvre considérable, traduite dans le monde entier. Avec un style inquiet, imagé, difficile parfois, il entraîne dans les méandres des consciences. Son œuvre est marquée par la naissance de son fils handicapé. Dès ses premières nouvelles, à la fin des années 1950, dont trois viennent d'être publiées sous le titre *Le Faste des morts* (1), Oé s'engage sur cette double voie dont il ne se départira jamais : la description des frémissements de l'âme et l'engagement politique au nom des valeurs sur lesquelles s'est construit le Japon de l'après-guerre. *Une affaire personnelle*, *Le Jeu du siècle* ou *Lettres aux années de nostalgie* (tous chez Gallimard) ponctuent l'œuvre de cet écrivain toujours en éveil.

(1) *Nouvelles choisies et traduites du japonais par Ryôji Nakamura et René de Ceccatty, Gallimard, « Du monde entier », 178 p., 15 €.*



Kenzaburô Oé, mai 2005. XAVIER TORRES-BACCHETTA/CORBIS OUTLINE

Edward Said m'attire beaucoup. Un intellectuel ou un artiste reconnu se doit de se révolter jusqu'au bout contre la société. Ibsen ou Beethoven inclinent vers la catastrophe. Pour ma part, je prendrai plutôt l'exemple des derniers écrits de Louis-Ferdinand Céline, notamment cette admirable caricature qu'est *D'un château l'autre*.

Dans Adieu mon livre, le héros est un vieil écrivain hospitalisé nommé Kogito (du cogito cartésien), auquel rend visite un architecte qui rêve d'une machine infernale à opposer à la violence de l'Etat. Kogito porte un prénom, Choko, qui signifie « long fleuve », alors que votre nom de famille, Oé, signifie « grand fleuve ». Qui est Kogito ?

Un écrivain qui a survécu à une catastrophe et n'arrive plus à écrire. Il est à la recherche de l'attitude à adopter devant la mort. Comme moi, c'est un homme qui ne s'est jamais senti serein, tranquille dans son cœur. Il est âgé mais, au fond de lui-même, il reste un adolescent, c'est-à-dire un être « immature », qui sera « en devenir » jusqu'à la fin.

Vous avez décrit autrefois l'intellectuel comme le canari que l'on place dans une mine de charbon pour détecter un risque de coup de grisou, et dont le cri annonce la mort. Quelle peut être sa place dans le Japon contemporain, où s'accroît un consensus mou caractérisé par l'absence de questionnement ?

Pour moi, un intellectuel est celui qui peut et doit parler « en amateur », en dehors de son champ de spécialité, pour rappeler qu'il y a d'autres manières de voir, de concevoir le réel que celles véhiculées par le discours dominant. Je continue à écrire des points de vue critiques chaque mois dans les journaux, à faire des conférences. Je reste « dérangeant ». Certains me dénigrent ou me considèrent avec condescendance. Mais force est de constater qu'au Japon il y a de moins en moins d'intellectuels contestataires. La conscience démocratique de ce pays n'a fait émerger aucune personnalité capable d'exprimer avec vigueur le sentiment de colère et de trahison de nos idéaux que constitue la guerre en Irak. Je suis sans doute ce canari dans la mine, déjà en train de mourir, mais j'ai bien l'intention de continuer à « chanter » jusqu'au dernier souffle afin de m'efforcer, simplement, de vivre avec dignité.

Vous aviez intitulé votre discours pour la réception du prix Nobel, en 1994, *Moi d'un Japon ambigu* (Gallimard, 2001). Le Japon est-il encore ambigu alors qu'il est plus que jamais proaméricain ?

Pour la première et unique fois, l'ancien premier ministre Yasuhiro Nakasone, considéré comme un « faucon », cita mon discours à Stockholm : si le Japon est ambigu, c'est qu'il faut le réformer, à commencer par sa Constitution pacifique. C'est évidemment le contraire de ce que je disais, puisque je pense qu'il faut préserver à tout prix cette Constitution. Nous sommes plusieurs à animer une Association de défense de l'article 9 de la Loi fondamentale (renoncement à la guerre). Mais, aujourd'hui, le Japon est plus suiviste, mais obéissant que jamais envers Washington. Si nous continuons sur cette voie,

« Je lis surtout des poètes étrangers. Parfois, pour m'en pénétrer, il m'arrive de recopier des textes. Pour "Adieu mon livre", ce fut Eliot. Cet auteur a accompagné ma vie depuis l'université, mais il a fallu attendre soixante ans pour que je puisse y trouver une émulation »

demain, les troupes japonaises pourront combattre partout à travers le monde sous commandement américain. Le Japon n'est pas une puissance indépendante et, alors que sa Constitution lui permettrait de prendre des initiatives démarquées de l'usage de la force, il se dirige dans la direction opposée. J'ai bien peu d'espoir que les choses changent. Je suis pessimiste sur l'avenir d'un monde dominé désormais par les « guerres de vengeance » des Etats-Unis présentées comme des « guerres justes ». Mais lorsque l'homme est coincé, traqué, apparaît parfois une issue... Ecrire un roman, c'est miser sur cet espoir, faire crédit à la vie.

Vous venez de créer un prix littéraire dont vous êtes le seul membre du jury...

La littérature japonaise manque de critique solide. Je veux faire connaître ce que j'estime être des « paroles authentiques » d'auteurs dont les œuvres ne sont pas forcément des succès de librairie. Je voudrais ainsi aider de jeunes écrivains à prendre conscience que la littérature est un vrai travail... Une idée saugrenue de vieillard, n'est-ce pas... ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE PONS

(1) *Ces œuvres ne sont pas encore traduites en français.*

(2) *Né en 1933, Juzo Itami est l'auteur de plusieurs films à l'ironie grinçante sur la société contemporaine tels que Funérailles, L'Inspecteur des contributions, La Vie tranquille et La Femme du supermarché.*

(3) *Inédit en français.*

Kenzaburô Oé donne jeudi 24 novembre, à la Maison de la culture du Japon à Paris, une conférence intitulée « Ayant vécu soixante ans depuis le nouveau départ... ». (101 bis quai Branly, 75015. Tél : 01 44 37 95 00)